



Italia

Mehr als Fussball

Edito

Woran denken Sie beim Stichwort «Italien»? Mit dieser Frage haben wir uns auf die vorliegende Ausgabe von *universitas* vorbereitet – und sie nicht zuletzt auch selbst beantwortet. Das nicht vollständige Resultat dieser nicht repräsentativen Umfrage: Pasta, Pizza, Vino & Co., Fussball, die Zeit der Renaissance, Politik, Korruption, Skandale, die italienische Medienlandschaft und schliesslich noch die Mafia gehörten zu den immer wiederkehrenden Antworten. Eine Vielzahl dieser Assoziationen schien sich mit der Inspiration unserer Wissenschaftlerinnen und Wissenschaftler zu decken und wird im Dossier zu Italien wieder aufgenommen. Allen voran die Renaissance: Wer bis anhin spontan kulinarische Bilder vor Augen hatte beim Gedanken an Italien, der wird nach erfolgter Lektüre zumindest gleichzeitig auch an die schöpferischen Kräfte und Geister der Renaissance denken. Für Würze sorgen zusätzlich die Artikel zur italienischen Politik – von der Steuerhinterziehung über Silvio Berlusconi bis hin zur Mafia. Wem der Sinn eher nach Kunst steht, der wird mit interessanten Ideen zum italienischen Film der Nachkriegszeit, zum Leben von Verdi oder auch zu den sich scheidenden Geistern der Renaissance-Künstler reichlich bedient. Etwas bodenständigere Kost liefert der Text zu Italiens aktiver Vulkanätigkeit – mit überraschenden Erkenntnissen. Ein Blick nach Bari schliesslich lehrt uns, dass diese Stadt eine erstaunliche Gemeinsamkeit hat mit Freiburg und dies erst noch mit Aktualitätswert.

Kummer bereitete uns nur eine häufig genannte Assoziation, die sich offenbar nicht so leicht in (wissenschaftliche) Worte packen liess: Il calcio. Also beschlossen wir kurzerhand, das Thema ohne Worte zu behandeln, woraus sich die Illustrationslinie dieser Ausgabe entwickelte.

Alles in allem führt uns *universitas* ein Italien vor Augen, das wir wiedererkennen, teilweise mit Erstaunen zur Kenntnis nehmen und, Hand aufs Herz, ganz gerne als Nachbar haben.

Ich danke allen Autorinnen und Autoren für die angenehme Zusammenarbeit im zu Ende gehenden Jahr und wünsche Ihnen und unserer Leserschaft frohe Festtage.

Im Namen der Redaktion,
Claudia Brühlhart

Inhalt



6 dossier > Italia

- 4 fokus
Le point sur e-lib.ch
- 46 recherche
Repenser l'impôt environnemental
- 48 recherche
Des études de droit en Chine?
- 50 forschung
Positive Erwartungen bringen Glück in die Beziehung
- 52 lectures
- 54 portrait
René Perler, Konzertsänger
- 57 dies academicus
- 58 news

Couverture: Keystone

Le point sur e-lib.ch

Fin 2012, le projet «e-lib.ch – Bibliothèque électronique suisse», initié en 2006, arrive au terme de sa phase de développement. Les services sont maintenant à disposition des universités. Présentation et premier bilan. Martin Good

Internet est en train de bouleverser le domaine de l'information à caractère scientifique, rien de plus évident. L'effet rapprocheur des nouvelles technologies de communication facilite la coopération entre les hautes écoles suisses et entre leurs bibliothèques. Force est de constater que cette collaboration est devenue indispensable, principalement pour des raisons de coût; bien des prestations ne seraient pas à la portée de la plupart des institutions isolées. De plus en plus d'outils utilisés au quotidien par les universitaires sont gérés en coopération. Ainsi, les bibliothèques fribourgeoises participent depuis un quart de siècle déjà au catalogue informatisé RERO avec bientôt 6 millions de références bibliographiques; cette collaboration a été complétée en 2005 par la création de RERO DOC, serveur destiné aux documents numériques. La plupart des ressources électroniques – notamment les 13'000 revues électroniques sous licence accessibles sur le campus – sont acquises par l'intermédiaire du Consortium chapeauté par la Conférence des bibliothèques universitaires CBU. Ces collaborations sont le fruit d'une coopération volontaire des partenaires impliqués. L'éducation étant du ressort des cantons, l'accès à l'information scientifique est en général caractérisé par l'absence d'une coordination contraignante et d'un financement au niveau national. Tout ceci ne facilite pas le lancement et la gestion de projets communs complexes et coûteux qui s'inscrivent dans la durée. La Confédération a tout de même accordé des subventions ponctuelles, dont le cofinancement indispensable du Consortium jusqu'en 2006 est un exemple particulièrement réussi (sur internet: lib.consortium.ch). En 2006, la CBU a initié le projet appelé «e-lib.ch – Bibliothèque électronique suisse»,

dont la phase de lancement touche à son but à la fin de cette année, et qui est présenté à cette occasion dans les lignes qui suivent.

Brève typologie d'e-lib

Le projet e-lib.ch a pour ambition d'offrir un portail suisse pour la recherche d'informations à caractère scientifique. Il offre un accès commun aux prestations et aux services délivrés par une vingtaine de sous-projets, ainsi qu'à l'ensemble des collections des bibliothèques des hautes écoles suisses et de toute une série d'autres institutions. Il n'est pas possible de présenter les 20 sous-projets dans ces pages. Pour se faire une idée, une visite du site www.e-lib.ch est vivement conseillée. Voici simplement une brève typologie avec quelques exemples significatifs :

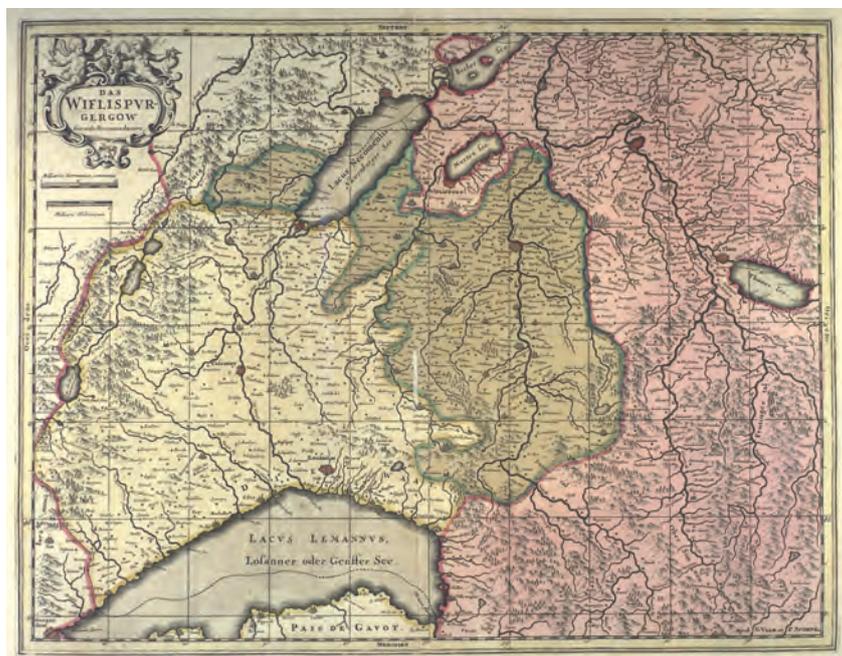
- Certains projets proposent des outils pour trouver l'information scientifique d'une façon conviviale et efficace: www.e-lib.ch (portail intégrant l'ensemble des projets), www.swissbib.ch (méta-catalogue de la Bibliothèque nationale, des bibliothèques universitaires et des hautes écoles suisses) ou www.kartenportal.ch (point d'accès pour les cartes géographiques).
- Certains projets présentent des documents numérisés sur internet: www.e-codices.ch (manuscrits médiévaux; projet préexistant qui s'est associé à e-lib.ch), www.e-rara.ch (imprimés anciens) et retro.seals.ch (revues suisses numérisées).
- Certains projets font partie du contexte nécessaire à la gestion, la conservation et l'utilisation des ressources électroniques: www.doi.ethz.ch (identificateur persistant de documents numériques), www.informationskompetenz.ch (compétences en culture informationnelle), www.multivio.org (outil permettant de visualiser des objets digitaux).

En plus des contributions importantes des différentes institutions partenaires, le projet e-lib.ch a été rendu possible grâce à un financement d'impulsion octroyé pour les années 2008 à 2012 par la Conférence universitaire suisse CUS. Ce financement a été complété par des contributions du Domaine des EPF et des Hautes écoles spécialisées par l'intermédiaire de l'Office fédéral de la formation professionnelle et de la technologie OFFT (au total 11,8 millions de francs). Le projet faitier est resté du ressort de la CBU, la coordination et le suivi des différents sous-projets ont été confiés à la Bibliothèque de l'EPF Zurich. Le succès d'e-lib.ch doit beaucoup à l'expertise et aux ressources de cette dernière.

Un premier bilan positif

Au moment de tirer un premier bilan, il est réjouissant de constater que 19 des 20 sous-projets ont fourni les résultats escomptés. Un seul a été réorienté en cours de route. Ce dernier cas est riche en enseignements: le projet «e-depot» avait pour but de proposer une solution pour assurer un accès pérenne aux revues électroniques, au cas où un titre ne serait plus accessible, soit parce qu'il n'y a plus de licence d'accès, soit parce que l'éditeur a disparu (problématique du «post-cancellation access»). Il est donc nécessaire de s'en occuper, car souvent les bibliothèques ne disposent plus d'une version papier des revues scientifiques et se limitent à acquérir des licences d'accès pour la version numérique. A titre d'essai, un lot de «backfiles» d'un éditeur important a été traité en vue d'un stockage et d'un accès de secours. Il s'est rapidement avéré que le coût de l'approche serait exorbitant. Les moyens restants ont été utilisés pour explorer d'autres pistes permettant de se protéger contre les risques inhérents aux revues numériques. Sur la base du rapport issu du projet, l'adhésion commune à une solution au niveau international paraît vraisemblable.

Les défis principaux consistent maintenant à institutionnaliser la collaboration et à régler le financement. Il faudrait d'abord pallier le manque de structures et de ressources communes. Le besoin d'une agence nationale pour une meilleure coordination et pour fournir certains services, sur le modèle des



Le "Kartenportal" permettant l'accès aux cartes historiques et modernes est l'un des 20 sous-projets d'e-lib. Carte: Gérard Mercator, Wiflisberggou, 1585. BCU, Collection L. Glasson.

institutions d'autres pays européens, est largement reconnu. Le manque de perspectives au-delà d'une période de projet de quelques années rend difficile de pérenniser les outils et de fidéliser un personnel qualifié. Et bien sûr, il faudra assurer – ce qui n'est pas encore le cas – le financement futur des différents sous-projets, étant entendu que cela incombe d'abord à l'institution qui a mené à bien et qui héberge le projet concerné; mais en général, des contributions des autres bibliothèques seront attendues. La prochaine étape sera le positionnement d'e-lib.ch dans le cadre du programme de la CUS pour les années 2013 à 2016. Enfin, l'utilisation des outils et les retours des usagers seront tout aussi déterminants pour l'avenir d'e-lib.ch. Dans ce sens, tous les membres de la communauté universitaire fribourgeoise sont sollicités. ■

Martin Good est directeur de la Bibliothèque cantonale et universitaire. martin.good@fr.ch

Italia

- 8 Faszination Renaissance
Volker Reinhardt
- 10 Esthétisme et turpitude
Uberto Motta
- 13 Berlusconi redivivus?
Carlo Moos
- 16 Mafia, Mythen und Misstrauen
Christian Giordano
- 18 Hémorragie fiscale
Sergio Rossi
- 21 Doppelter Blick auf Italien
Thomas Lau
- 24 Verlorene Grösse
Volker Reinhardt
- 26 Le Parisien de la plaine du Po
Luca Zoppelli
- 30 Zwei Italiener auf der Suche nach der Wahrheit
Dieter Hattrup
- 32 Wenn die Erde Feuer speit
Bernard Grobéty
- 35 Naissance d'une langue
Sandra Clerc
- 38 Viel Geschichte und grosse Gefühle
Louis Bosshart
- 40 Vielbegehrter Schutzpatron
Michele Bacci
- 43 Verlorene Heimat
Michèle Steiner



CALLE
DEI LEGNAMI

TRATTORIO
DAU...
AURELI...

Faszination Renaissance

Renaissance in Italien steht für die Kunst, stilvoll zu töten und zu lieben. Auch die Forschung ist bunt: Ob Terrorherrschaft oder Wohlfühl-Medienlandschaft - die Renaissance hat manche Wiedergeburt erlebt. Volker Reinhardt

Une époque en plein bouleversement

La Renaissance, c'est quoi au juste? L'ouvrage de référence autant renommé que controversé de l'historien Jacob Burckhardt décrit cette époque comme un temps de domination de la terreur pendant lequel chaque état italien se considère comme le souverain unique et revendique le sceptre – par des moyens illégitimes et sans pitié. D'après Burckhardt, les citoyens commencent à s'affirmer en tant qu'individus et réclament un Etat fort. Les recherches successives sur la Renaissance ont revu ce statut de souverain unique et lui ont préféré celui de dynastie conservatrice, soucieuse du consensus social; on passe alors d'un individu créatif et amoral à un être humain qui, angoissé par le futur, est prêt à tout remettre en cause. A l'heure actuelle, certains historiens insistent pour que la Renaissance ne soit plus considérée comme une époque définie, mais plutôt comme un grand passage historique situé entre 1000 et 1800 – n'y a-t-il pas un risque de jeter le bébé avec l'eau du bain? Une solution envisageable serait de situer la Renaissance italienne entre 1430 et 1560 et de la définir avec les mots-clés suivants: système d'équilibre, espoir, propagande et prestige social.

Die Renaissance in Italien verkauft sich: Der im letzten Herbst vom ZDF ausgestrahlte Sechsteiler über die Borgia erzielte Traumquoten, was ein Sequel im Dutzendpack zur Folge haben wird. Dieser Erfolg kommt nicht von ungefähr. Erhabenheit und Ruchlosigkeit – unter diesem Doppelgestirn wurde die Renaissance schon 1860 in Basel aus der Taufe gehoben. Für den glaubenslos gewordenen Pfarrerssohn Jacob Burckhardt war die Renaissance in Italien der stürmische Durchbruch Europas zur Moderne. Eine «Epoche» wie ein Gemälde: schaumgeboren wie Botticellis liebliche Venus, doch auch blutbefleckt wie Cesare Borgia, der mörderische Sohn des Papstes; gelehrt wie Enea Silvio Piccolomini, der spätere Pius II., doch auch amoralisch wie der Goldschmied Cellini, der seinen Nebenbuhler erdolcht und danach Geister beschwören geht; heidnisch wie Machiavelli, der nicht mehr an Gott, wohl aber an die altrömische Republik glaubt; erfinderisch wie Leonardo da Vinci, der Flugmaschinen entwirft, und nicht selten dies alles zusammen in einer einzigen Person, dem *uomo universale*, dem allumfassenden Menschen. Entstanden war der «Renaissancemensch» laut Burckhardt im politischen Laboratorium des Tyrannenstaats.

Kurskorrektur in Sachen Renaissance

Seit dem späten 13. Jahrhundert rissen in immer mehr italienischen Staaten Einzelherrscher eines neuen Typs die Macht an sich. Diese so genannten *signori* vereinigten in ihrer Person unbeschränkte Machtfülle mit ebenso absoluter Illegitimität. Als Self-made-Tyrannen entwickelten sie laut Burckhardt eine Terrorherrschaft bzw. einen Herrschaftsterror, in dem das Gesetz des Stärkeren galt; überlebensfähig war nur, wer den anderen

demaskierte und psychologisch analysierte, um ihn besser eliminieren zu können. Mit anderen Worten: der Schleier der Konventionen fiel, und der Mensch erkannte sich als Individuum. Die Folgen: jede und jeder lebte sich rückhaltlos aus, und zwar ohne Skrupel und Rücksicht, was wiederum den starken Staat auf den Plan rief. Parallel zu dieser Subjektivierung aller Lebensbereiche schritt das Streben nach wissenschaftlicher Erkenntnis der Welt und des Menschen voran, und zwar auf Kosten der Religion, die in einer solcherart entzauberten Welt immer weniger Deutungshoheit besass.

Burckhardts bis heute wirkungsmächtiger Geschichtsroman ist die Matrix aller Renaissance-Klischees, die sich bis ins 21. Jahrhundert, nicht selten auch in Schulbüchern, erhalten haben. Die heutige Forschung zur Renaissance in Italien hat alle diese lieb gewonnenen Vorstellungen von der Renaissance widerlegt und meistens sogar ins Gegenteil verkehrt. Aus der Furcht und Schrecken einflössenden Einzelherrschaft (Signorie) wurde eine konservativ und auf sozialen Konsens ausgerichtete, von den örtlichen Eliten getragene Machtausübung einer Dynastie mit dem Hauptzweck der Friedenswahrung, und zwar mit weniger «Staat», das heißt: Macht- und Zwangsmitteln als die mittelalterliche Stadtkommune. An die Stelle optimistischer und amoralischer Selbstverwirklicher beiderlei Geschlechts ist ein skeptischer, zukunftsängstlicher, Heilmittel gegen die Gebrechen der Gegenwart in der Vergangenheit suchender Menschentypus getreten, der seinen christlichen Glauben nicht mit paganen Philosophien austreibt, sondern aus beidem eine Synthese unter dem Vorzeichen der biblischen Offenbarung zu formen bestrebt ist.

Soll man also die Renaissance als Epoche begraben und, wie manche Historikerinnen und Historiker seit den 1980er Jahren, besser von einem grossen historischen Fliessen zwischen 1000 und 1800 ausgehen? Das würde heissen, die Renaissance mit dem Schaumbad auszugiessen. Vor allem vier historische Entwicklungen lassen eine «Abteilung» der Renaissance in Italien zwischen 1430 und 1560 sinnvoll erscheinen. Sie lauten in Stichworten: Gleichgewichtssystem, Hof, Propaganda und Sozialprestige.

Gut getäuscht ist halb gewonnen

Ab etwa 1430 konsolidieren sich die fünf italienischen «Grossmächte» Venedig, Mailand, Florenz, der Kirchenstaat und das Königreich Neapel nach innen und aussen. Diese neu gewonnene Stabilität bringen sie in ein kunstvolles Netz von Protektion und Gefolgschaft ein, das die «Mittelstaaten» wie Mantua, Ferrara, Rimini und Urbino sowie die zahlreichen halbsouveränen Klein- und Kleinstterritorien wie Lucca, Carpi oder Mirandola von ihnen abhängig macht, aber auch in ein System wechselseitigen Gebens und Nehmens und damit der Friedenssicherung einbindet. Dieses komplexe klienteläre Gefüge wird mit den Interventionen der Grossmächte Frankreich und Spanien ab 1494 zeitweise erschüttert und nach dem Sieg Spaniens umgebaut, doch nicht zerstört. In allen diesen Teilstaaten, Fürstentümern wie Republiken, bilden sich ab dem zweiten Viertel des 15. Jahrhunderts Höfe eines neuen, immer stärker auf Repräsentation der Macht ausgerichteten Typs aus. Mit anderen Worten: Höfe werden zu Bühnen, auf welchen Herrscher und Eliten, in unauflöslicher Symbiose verbunden, Stärke und Exklusivität vorspielen und nicht selten vorspiegeln. Damit gewinnt die Selbstdarstellung, die Imagepflege und Aussenwirkung dieser Führungsschichten eine ganz neue Bedeutung. Jede Fürstenfamilie hat sich ganz spezielle Prestigetitel zu sichern und mit diesem Reklame-Pfund zu wuchern: die Este in Ferrara mit ihrer altadeligen Abstammung, die Gonzaga in Mantua mit ihrer Beliebtheit bei Adel und Volk sowie ihrer kulturell hoch stehenden Geselligkeit, die Montefeltro in Urbino mit ihrem Rang als Feldherrn und ihrem Kultursponsoring. Parallel dazu konzipieren

politische Denker wie Machiavelli die Politik als virtuose Kunst der Täuschung – nur der Fürst, der alle Tugenden vortäuscht, aber keine wirklich besitzt, hat auf Dauer Erfolg.

Nicht das letzte Wort

Die Renaissance in Italien weist so die erste voll entfaltete Medienlandschaft der europäischen Geschichte auf. Auf diese Weise leben sich Ober- und Mittelschichten immer weiter auseinander, materiell wie mental. Die patrizischen Familien versuchen sich mit immer kostbareren Palästen, aufwendigen Interieurs und erlesenen Kunstwerken als höhere Menschen vorzuführen, denen die Herrschaft über das Volk aufgrund ihres überlegenen Zivilisationsstands von selbst zufällt. Die kleinen Leute hingegen bleiben ihren angestammten Weltbildern und Überzeugungen überwiegend verhaftet. Gott – so ihr Standpunkt – missbilligt den Personenkult der Reichen und wird sie am Jüngsten Tag zur Rechenschaft ziehen. Und dieser Tag des Gerichts ist in ihren Augen nicht mehr fern. Ein Prophet wie der Dominikanerprior Savonarola kündigt das nahende Millennium an: Christus wird auf die Erde zurückkehren und dort mit seinen Gerechten tausend Jahre weilen – diese Botschaft formt die «Renaissancestadt» Florenz für einige Jahre um und gehört daher auch zur Renaissance. Mit diesen Umrissen stellt sich die Renaissance in Italien im Licht der heutigen Forschung dar. Unumstritten ist auch dieses Bild nicht, und so ist zu erwarten, dass es schon von der nächsten Wissenschaftsgeneration neue Konturen erhalten wird – jede Zeit schafft sich eine Renaissance nach ihrem Zeitgeist und ihren Bedürfnissen. ■

Volker Reinhardt ist ordentlicher Professor am Departement für Historische Wissenschaften.
volker.reinhardt@unifr.ch

Esthétisme et turpitude

Entre admiration sincère, critique dithyrambique et espoir d'un futur meilleur, les artistes étrangers ou italiens portent sur la Renaissance un regard mitigé. Cette complexité de sentiments lui donne toute sa justesse. Uberto Motta

Fluch und Segen

Die Renaissance in Italien darf als eine kulturell reiche Zeit bezeichnet werden – soweit ist man sich einig. Und doch sind die Künstler dieser Epoche – ob italienischer oder ausländischer Herkunft – gespalten zwischen Bewunderung und Kritik. So kommt der Deutsche Maler Albrecht Dürer auf seiner Reise durch Italien zum Schluss, dass die italienische Lebensart zur Emanzipierung des Individuums und zur Realisierung des Selbst beitrage. Erst die Studie der *cose di Roma* (Dinge aus Rom) aber hätten aus Dürer den wohl «besten Maler unseres Landes gemacht», so Giorgio Vasari. Die Entfaltung der persönlichen Originalität kann nur über die Auseinandersetzung mit den klassischen Lehren erfolgen. Auf dem Weg zur Exzellenz lauern jedoch die Eitelkeit, die Leichtigkeit und die Verdorbenheit und verhindern damit eine lineare Progression zum Gipfel. Noch drei Jahrhunderte später will es Italien nicht gelingen, sich als ökonomische oder militärische Macht durchzusetzen und die politische Fragmentierung bringt den Poeten Leopardi dazu, folgenden Appel aus Leidenschaft zu äussern: «Italiener, wir sind und bleiben gross».

Jetons un regard sur l'Italie de la Renaissance à travers les yeux d'un étranger illustre et curieux, contemporain de Niccolò Machiavelli et de Pietro Bembo: le peintre allemand Albrecht Dürer. Lors de son voyage en Italie, il écrit, en date du 18 août 1506 à son ami et mécène Willibald Pirckheimer, qui l'attend à Nuremberg: «A Venise je suis devenu un gentilhomme». Deux mois plus tard, juste avant de rentrer en Allemagne, il ajoute: «Je vais rêver du soleil, dans le froid. Ici je suis un seigneur, chez moi un parasite». L'idée, devenue par la suite un stéréotype proverbial, est claire: le climat italien, aussi bien météorologique que culturel, favorise l'émancipation de l'individu et la réalisation de soi. A ce sujet, Giorgio Vasari précise: si Dürer «avesse potuto studiare le cose di Roma, come abbiam fatto noi, sarebbe stato il miglior pittore de' paesi nostri» (*avait pu étudier les choses de Rome, comme nous l'avons fait, il aurait été le meilleur des peintres de nos pays*). Le statut de peintre gentilhomme est déjà une conquête en soi, mais cela ne suffit pas: il faut encore étudier les choses de Rome. Dans l'Italie de la Renaissance, être moderne et à la mode ne représente pas le but ultime: l'originalité personnelle doit encore s'épanouir à travers l'étude des anciens. La «nourriture» puisée dans les livres classiques, en dialoguant «nelle antiche corti degli antichi huomini» (*dans les anciennes cours des hommes anciens*), comme écrit Machiavelli, n'est pas une fiction rhétorique, mais une nécessité, car l'identité nouvelle des Italiens naît de la reprise active d'un modèle. Aux yeux de toute l'Europe, la question de l'italianité est directement reliée à Rome.

Les Anciens inspirent les Modernes

Est-ce son séjour vénitien qui donna à Dürer l'envie d'effectuer un voyage à Rome? Ceux

qui l'affirment font référence à une visite qui aurait eu lieu entre la fin de 1506 et le début de l'année suivante. Le pèlerinage aurait été entrepris, avant tout, pour des raisons d'ordre spirituel: prier sur la tombe de saint Pierre pour le salut de l'âme. La Bibliothèque Ambrosiana de Milan conserve un dessin de 1510 qui représente le Combat de Samson contre les Philistins, dont certains éléments rappellent le groupe du Laocoon, que Dürer a peut-être observé lors de son passage à Rome: car l'Italie du début du XVI^e siècle est aussi, voire surtout, la redécouverte sensationnelle de l'ancien. Il va sans dire que les humanistes et artistes du XV^e siècle avaient déjà commencé la recherche des «bonnes choses» de Rome; mais dans les premières décennies du siècle suivant, cette passion archéologique se transforme en une prise de conscience de la grandeur de sa propre destinée. La beauté des classiques devient le fondement du bonheur des modernes: elle ne représente pas un patrimoine figé, mais se fait la légitimation des ambitions des descendants, afin que, grâce à l'émulation suscitée, de telles splendeurs ne restent pas inégalées.

Rome face à Florence

Bembo, le premier, comprend que Rome, et non pas Florence, est le carrefour de la nouvelle Italie; il cherche en effet à s'établir à Rome dès 1506. Dans une lettre adressée à Elisabetta Gonzaga et Emilia Pio, Rome est décrite comme «luce del mondo e teatro di tutti gli uomini» (*lumière du monde et théâtre de tous les hommes*): un point d'ancrage idéal pour toute personne désirent s'adonner aux études, «che sono – dit Bembo – il cibo della mia vita» (*qui sont la nourriture de ma vie*). Bien évidemment, à Florence on perçoit les ►



MADONNA
DI
BUENOS AIRES
PROTEGGILO



Per grazia ricevuta
(peccè nu te può proprio rifiuta')

Buongiorno San Gennà, io mi presento
So 'nu scugnizzo figlio e sta città e so cuntent'
So 'nu guaglione che tante n'ha passate
E n'adda passa ancora comm'a ll'ate
Perciò mi scorce e maneche, nu me lamento
Fatico, tiro a campà, nu penso a nniene
Ma riturnann' a nuje, scusate San Gennà
Io na preghiera mo v'aggia cercà
Nunn'è pe me perché io m'accudente
Ma è pe stu frat' mio ch'è sofferente
C'è nu scugnizzo ch'è venuto cà
È diventato 'nu figlio e sta città
Guaglione comm' a me, teneva niente
Venenne cà a truvat' ammore e tutt'a gente
Cu 'nu dono ca sulo chi è campione po tenè
A fatto tutt'e scugnizze comme a tanta Rre
Ha dato voce a tutt' a ggente e sta città
Ca pe 'na strana ciorta nun'addà manco riciatà
E mo tutte quante e scugnizze na vota Rre
Sulo na cosa co core mmane cercamm' a Te
Aiutalo a vincere chest'ultima partita
A cchiù importante, chella da vita
Regala sulo chest' a noi, scugnizzi figli tuoi
E mezze e lacreme facci'allucca, Diego si ancora
tutti noi

Capello Miracoloso
di



DIEGO, ARMANDO MARADONA
- ANNO SANTO
1987



LACRIME
NAPOLETANE
ANNO NERO 1991

choses différemment : c'est une question de points de vue, d'intérêts et de tempéraments différents. «Noi altri di Italia» (*Nous autres d'Italie*) – dit Machiavelli – nous sommes «poveri, abiziosi et vili» (*pauvres, ambitieux et lâches*; 26 août 1513), arrogants et insupportables comme «una zolfa di cani» (*un hurlement de chiens*; 6 octobre 1526). Nous sommes difficiles à contenter et gaspilleurs. Il est donc inutile d'espérer la paix et la concorde. Il ne s'agit pas pour Machiavelli d'unir les Italiens (objectif impossible à ses yeux), mais d'éviter, du moins, que le particularisme politique se transforme en soumission aux étrangers, et de freiner la voracité fratricide.

A Rome, en revanche, le 1^{er} janvier 1508, le chanoine Battista Casali tient un long sermon qui s'achève de manière singulière. La violence des armes étrangères qui, dès 1494, ont envahi la péninsule, n'est que la juste et inévitable conséquence de la corruption des Italiens. Mais cette catastrophe aura des effets purificateurs et favorisera la renaissance. Ce sont précisément les lettres et les arts, plutôt que les troupes, qui constitueront les armes à opposer à la crise, conclut Casali. L'esprit de l'ancienne Athènes pourra ainsi à nouveau faire entendre sa voix à Rome, grâce aux livres et aux œuvres d'art recueillis par les papes : c'est là le vrai rempart derrière lequel une civilisation pourra se reconnaître et se défendre. Cette même idée influence le schéma iconographique adopté, la même année, par Raphaël pour l'École d'Athènes dans la Chambre de la Signature.

La turpitude de l'Italie dénoncée

Les élégantes coutumes établies dans les cours d'Italie – comme l'admet Castiglione dans le Livre du Courtisan (1528) – ne peuvent pas toujours être considérées comme bonnes ; en effet, de telles pratiques risqueraient de se transformer en de basses «leggerezze e vanità» (*légèretés et vanités*). Privées du but politique qui est leur raison d'être, elles perdent toute leur valeur, «onde nascono poi questi effetti che 'l nome italiano è ridotto in obbrobrio» (*d'où naissent ces effets pour lesquels la renommée de l'Italie se transforme en turpitude*). Si l'esthétique ne trouve pas son prolongement dans la pratique et se contente d'être un somptueux cérémonial, la civilisation de

cour se réduit à un jeu de formes précieuses, mais stériles et vides.

«Io – dit toutefois Castiglione – sto con assai bona speranza, perché [...] in Italia si ritrovano oggidì alcuni figlioli di signori, li quali, benché non siano per aver tanta potenza, forse suppliranno con la virtù» (*Moi, j'ai bon espoir, car ... en Italie on retrouve, aujourd'hui, des fils de seigneurs qui, quand bien même ils n'auront pas un grand pouvoir, peut-être compenseront-ils ce manque par la vertu*). On dirait que le Livre du Courtisan a été écrit dans le seul but de garder l'espoir pendant une époque de turpitude et de ruine. Le succès fera, peut-être, partie du futur de l'histoire italienne, sous la forme d'excellence en matière de culture, à défaut d'une force économique et militaire qui, en raison de la fragmentation politique, ne peut pas être retrouvée dans l'immédiat.

Trois siècles plus tard, le Discours d'un Italien sur la poésie romantique de Giacomo Leopardi s'achève de manière semblable, mais avec le ton d'un appel passionné : «Italiani, ancora siamo grandi» (*Italiens, nous sommes encore et toujours grands*). ■

Pour aller plus loin

- > C. Dionisotti, *Geografia e storia della letteratura italiana*, Torino, Einaudi, 1971.
- > J. W. O'Malley, *Rome and the Renaissance*, London, Variorum Reprints, 1981.
- > K. Crawford Luber, *Albrecht Dürer and the Venetian Renaissance*, Cambridge Mass., Harvard UP, 2005.
- > E. Pommier, *Comment l'art devient l'Art dans l'Italie de la Renaissance*, Paris, Gallimard, 2007.

Uberto Motta est professeur ordinaire en littérature italienne au Département des langues et littératures.
uberto.motta@unifr.ch

Berlusconi redivivus?

Sex, Crime & Rock 'n' Roll: Nicht nur Berlusconi fühlt sich dieser zweifelhaften Dreifaltigkeit verpflichtet. Ein Blick in die Geschichte zeigt, dass auch Mussolini damit gerne prahlte. Vergleich zweier nicht so Ungleicher. Carlo Moos

Parallèles italiens

Berlusconi est aujourd'hui âgé de 76 ans – s'il reviendra en politique ou pas n'est pas la question – et le moment est peut-être arrivé de tirer un bilan intermédiaire de sa présence sur le devant de la scène italienne, depuis bientôt vingt ans. Une comparaison avec une autre période de vingt ans de l'histoire italienne permettrait certainement d'en souligner certains aspects. On aura compris qu'il est ici question du fascisme, dont la façade caricaturale est encore mieux mise en lumière à l'heure actuelle. On pense bien sûr à Mussolini et à ses mimiques furieuses qui illustrent parfaitement le caractère militaire de son régime. Le lien entre cette façade mussolinienne et le show «à la Berlusconi» est vite établi. Que ce soit lors de la visite officielle de Tony Blair et de son épouse qu'il reçoit coiffé d'un bandana et habillé d'une tunique blanche ou quand il pose avec plusieurs «dames» assises sur ses genoux ou encore quand, lors de la prise officielle de la photo souvenir de l'Otan, il s'amuse à «faire les cornes», symboles de «cornuto» à un collègue situé devant lui, la figure du «buffone» est née. Le parallèle continue quand Berlusconi tente de supprimer progressivement les restes d'un parlementarisme qui ne fonctionne plus qu'à moitié en proposant de faire voter uniquement les chefs de groupe, sous prétexte que la majorité des députés et sénateurs se contentent de suivre la ligne de leur parti: une vision de la démocratie qui renvoie de façon intentionnelle à l'éviction du parlement par Mussolini.

Bevor sich Silvio Berlusconi zum Retter seines Landes stilisierte, kannte man ihn als Unternehmer, der mit Finanzmitteln unklarer Provenienz Grossprojekte an der Mailänder Peripherie realisierte. Mit den Erträgen stieg er ins Mediengeschäft ein und wurde zum Fernseh-Tycoon. Im dank seiner Sender seicht gewordenen Ambiente vollführte er 1994 den Einstieg in die Politik, errang mit der fussballerisch «Forza Italia» genannten Bewegung einen Wahlerfolg und bildete mit dem Postfaschisten Gianfranco Fini und Umberto Bossi von der Lega Nord seine erste Regierung. Sie hielt keine neun Monate. Nach einem Zwischenspiel unter Lamberto Dini gewann 1996 Romano Prodi die Wahlen und führte Italien in die Eurozone, wurde aber zwei Jahren später von eigenen Leuten gestürzt. Nach einem weiteren Intermezzo mit verschiedenen Regierungen siegte Berlusconi 2001 erneut. Seine zweite Regierung hielt eine ganze Legislaturperiode. 2006 wurde er von Romano Prodi knapp nochmals geschlagen, dessen Koalition so fragil war, dass er nach weniger als zwei Jahren wiederum von eigenen Leuten zu Fall gebracht wurde. So schlug 2008 Berlusconis dritte Stunde. Mit einer noch satteren Mehrheit als beim zweiten Anlauf hätte er bequem regieren können, wenn er sich nicht in Netzen von Skandalen und Lügen verfangen hätte. Gestrauchelt ist er im November 2011 über die Schuldenkrise und die katastrophale Wirtschaftslage, die er wider besseren Wissens mit der Behauptung verharmlost hatte, kein Land meistere die Krise so gut wie Italien.

Vorübergehend definitiv

Giorgio Napolitano, der Präsident der Republik, hatte mit der Ernennung des

ehemaligen EU-Kommissars Mario Monti zum Senator auf Lebenszeit vorgesorgt und einen kompetenten Nichtpolitiker bereit gestellt, den er jetzt mit der Regierungsbildung beauftragen konnte. Berlusconi reagierte aggressiv und zugleich heuchlerisch, indem er Monti seiner Unterstützung versicherte, aber fast jeden Tag drohte, ihm «den Stecker rauszuziehen». Dass er dies nicht tat, lag an den Umfragewerten, deretwegen er befürchtete, bei Neuwahlen abgeschlagen in der Opposition zu landen. Trotzdem zog er alle Fäden, um ein Comeback vorzubereiten, während die getreue Daniela Santanchè herumposaunte, er bleibe der gegebene Regierungschef, zurückgetreten sei er nur aus über grossem Verantwortungsgefühl und weil die Finanzwelt gegen Italien spekulierte. Dass er international abgehalftert war und belächelt wurde, wollte und will man nicht wahrhaben. Nur verhalten wird darauf hingewiesen, es sei Monti gelungen, Italiens Ansehen wieder herzustellen. Nachdem sein Nachfolger schon fast ein Jahr durchgehalten hat, deutet Berlusconi am einen Tag sibyllinisch an, die Umstände zwingen ihn, den nächsten Wahlkampf an der Spitze einer neuen Formation der gemässigten Mitte führen zu müssen, nicht ohne am Tag darauf alles zu dementieren und zu verkünden, er wolle sich auf die Rolle des Übertaters zurückziehen und die Geschäfte Jüngeren überlassen. Es kam, was kommen musste: eine neue Serie von Skandalen, diesmal keine Frauengeschichten, sondern Korruptionsaffären in den von der Berlusconi-Partei dominierten Regionalregierungen in Latium und der Lombardei. Die Umfragewerte stürzten noch tiefer in den Keller, worauf der Chef seinen nunmehr definitiven Rückzug bekanntgab. Da er ►

ein Stehaufmännchen ist und ihm weitere Justizverfahren drohen, so in der legendären Ruby-Geschichte (laut Berlusconi eine Nichte des einstigen ägyptischen Präsidenten, weshalb er sie der Mailänder Polizei habe entwenden müssen), angesichts derer er die Immunität braucht, dürfte das letzte Wort noch nicht gesprochen sein. Für die Seinen bleibt er weiter der Mann der Vorsehung, der allein das Land aus dem Sumpf ziehen kann (in den er es selber geführt hat).

Zwei aus gleichem Holz

Mittlerweile ist Berlusconi 76 – eine vorläufige Bilanz seiner fast zwanzig Jahre auf der italienischen Szene dürfte sich also ziehen lassen. Der Seitenblick auf eine andere zwanzigjährige Phase der italienischen Geschichte mag sie schärfer konturieren. Am Faschismus präferiert man nachträglich die karikaturistische Fassade. In den für die Filmwochenschau festgehaltenen Auftritten wirkt Mussolini heute clownesk, vor allem wenn er mit grimmiger Miene den militärischen Charakter seines Regimes illustriert. Aber gerade von dieser Showfassade ist der Schritt zu Berlusconi klein: zum «buffone», der mit einer Bandana und in weißer Tunika Tony Blair und Gattin empfängt oder mit mehreren Damen auf den Knien posiert oder anlässlich einer Nato-Erinnerungsfoto seinem Vordermann das «cornuto»-Zeichen aufsetzt. Ins gleiche Kapitel gehört die Selbstbrüstung mit der sexuellen Potenz, und man erinnert sich Mussolinis, der es auf dem Teppich seines Arbeitszimmers im Palazzo Venezia getrieben haben soll. Zwar waren Mussolinis Machtmittel andere: die Squadre, der Sondergerichtshof, die Verbannung, aber sie werden nicht besser, wenn Berlusconi behauptet, Mussolini habe seine Gegner lediglich in die Ferien geschickt: eine der vielen Peinlichkeiten wie die Qualifizierung eines deutschen Europa-Parlamentariers als «kapò» oder des amerikanischen Präsidenten als «giovane, bello e abbronzato». Solche «battute» sind emblematisch für einen Politstil, der mit simplen Argumentarien auskommt und daneben handfest Finanzen locker macht, Geschenke präsentiert und Posten zusichert, wie im Fall eines Escortgirls, das sein handy-aufgenommenes Bettgeflüster öffentlich machte. Satyrspiele solcher Art begleiten die berlusconianische Massen-Bearbeitung mithilfe einer fast konkurrenzlosen Medienmacht, zu der Verlage, Zeitungen, Werbeagenturen, Filmverleihhäuser und vor allem drei private Fernsehkanäle gehören. Demgegenüber hat sich die politische Opposition mit

meisterhafter Selbsterfleischung selber ins Abseits gestellt. Trotzdem wollte Berlusconi den Rest eines halbwegs funktionierenden Parlamentarismus mit dem Vorschlag aushebeln, nur noch die Fraktionschefs abstimmen zu lassen, weil die Masse der Abgeordneten und Senatoren nur der Parteilinie folge: ein Demokratieverständnis, das intentionell an die Ausschaltung des Parlaments durch Mussolini erinnert. Dasselbe gilt von seinen Rechtsbeugungen und ad personam-Gesetzen sowie von der systematischen Delegitimierung des Justizapparats.

Der Korrumpator

Berlusconi gehört als Korrumpator an die Seite Mussolinis. Zwar ist die Welt eine andere geworden, weshalb Italien nur noch im Schlepptau der Grossmächte eine Rolle spielen kann, wie 2003, als sich Berlusconi im Verein mit Aznar und Blair demonstrativ an die Seite von George W. Bush stellte und als Kriegstreiber den Irakkrieg mitverschuldete. Als Korrumpator wirkt Berlusconi Kraft einer Medienmacht, durch die selbst ein Erdbeben zum propagandistischen Glücksfall wird. Als Korrumpator auch mit der Dürftigkeit seiner Fernsehprogramme, der Oberflächlichkeit seiner Argumente, dem Verächtlichmachen anderer Meinungen und der Reduktion der Frau zum Objekt männlicher Lust. Die Sexualisierung des Medienbetriebs gehört denn auch zu den augenfälligsten Resultaten dieses Medienzars. Als Korrumpator wirkt Berlusconi schliesslich mit der praktizierten Überzeugung, dass man alles versprechen und kaufen könne und es nicht auf das Wesen, sondern allein auf den Schein ankomme. Ob man an einem Tag das eine und am nächsten das Gegenteil sagt, ist nebensächlich, zählen tut das Resultat, erhoben in der Form selbst konfektionierte Umfragewerte, auf die gestützt man ungerührt feststellen kann: gli italiani mi amano così.

Und zum Schluss noch dies

Wenige Tage nach Einreichung des vorstehenden Textes gab Berlusconi am 24. Oktober 2012 erstaunlich dezidiert (aus Liebe zu Italien, wie er sagte) seinen definitiven Verzicht auf eine neue Spitzenkandidatur bekannt. Zwei Tage später wurde er von einem Mailänder Gericht erstinstanzlich wegen Steuerbetrug zu einer Freiheitsstrafe von vier Jahren und einem fünfjährigen Ausschluss von politischen Ämtern verurteilt. Postwendend widerrief er seinen Rückzug und erklärte, auf dem Politik-Feld bleiben zu müssen, um das Justizwesen zu reformieren. Das Spiel kann also wieder losgehen! ■



Mafia, Mythen und Misstrauen

Sie ist weder eine kulturelle Anomalie, noch ein anachronistisches Zeichen einer amoralischen Rückständigkeit. Sondern vielmehr ein geschichtliches Vermächtnis, stets aktualisiert und neu legitimiert. **Die Mafia.** Christian Giordano

La mafia

Les rituels d'initiation sanguinaires et les cérémonies mystérieuses servant à prouver les liens de solidarité entre les membres, comme le prétend le mythe folklorique, ne rappellent-ils pas ceux effectués au sein d'une société secrète? Ou est-ce que la dénomination de mythe de la pyramide (qui repose sur la supposition que la mafia sicilienne et d'autres groupes de même type sont des organisations très structurées et hyper centralisées) serait plus appropriée pour la définir? Au contraire des idées véhiculées par ces deux mythes dominants, la mafia repose bel et bien sur un système hiérarchique, mais c'est une organisation faiblement structurée et peu formalisée d'une nature tout sauf centraliste. L'autorité du chef mafieux repose surtout sur sa capacité à développer des prestations d'échange informelles entre des membres haut placés et des membres inférieurs du réseau. A côté de cela, se forment à l'intérieur même des structures de réseau et tout spécialement autour des leaders, de petits sous-systèmes extrafamiliaux qui reposent sur des relations solidement établies. Cette organisation flexible permet à la mafia d'avoir toujours une longueur d'avance sur l'Etat et facilite en même temps son expansion sur la scène globalisée actuelle.

Es gibt in Italien kaum ein anderes soziales Phänomen, das die Erfindung so zahlreicher Mythen inspiriert hat wie die Mafia - wobei gegenwärtig unter Mafia eine ganze Reihe von sehr unterschiedlichen Organisationsformen subsumiert wird, wie etwa die sizilianische *Cosa Nostra* (d.h. die Mafia *strictu sensu*), die kalabresische *n'drangheta*, die apulische *Sacra Corona Unita* und die neapolitanische *Camorra*. Zwei dieser Mythen, die von Journalisten, Polizeibeamten und Justizvertretern produziert und immer wieder inszeniert werden, sind besonders verbreitet und zugleich irreführend. Es handelt sich um den folkloristischen Mythos und den Pyramidenmythos.

Wunderbar schrecklich

Gemäss dem folkloristischen Mythos sind die Mafia und mafiaähnliche Erscheinungen mit Untergrundorganisationen bzw. Geheimgesellschaften praktisch identisch. Mafiaartige Organisationen würden somit aus einer abstrusen Ansammlung von blutrünstigen Initiationsritualen und mysteriösen Zeremonien bestehen, welche die Reziprozitäts- und Solidaritätsbeziehungen zwischen den Mitgliedern bescheinigen und bekräftigen sollen. Wie wirkungsmächtig dieser folkloristische Mythos auch bei der praktischen Bekämpfung der Mafia durch die Justiz sein kann, lässt sich in paradigmatischer Weise am kläglichen Scheitern des Anklagetheorems beim Andreotti-Prozess in Palermo aufzeigen.

Durch die Exotisierung der Mafia schuf der folkloristische Mythos im Endeffekt eine künstliche Devianz, die eine bis heute noch existente Aura produzierte, in der sich das Ungeheure und Schauervolle mit dem Faszinierenden vermischt. Der von Mafiafeinden

propagierte folkloristische Mythos kam also der kriminellen Organisation letztendlich zu Gute; nicht zuletzt, weil sie es blendend verstanden hat, ihn zu instrumentalisieren, um somit ihre Ausstrahlung zu vergrössern und ihre Autorität bei der Bevölkerung zu stärken.

Ein Staat im Staat?

Der Pyramidenmythos beruht auf der Annahme, dass die sizilianische Mafia und andere mafiaähnliche Erscheinungen straff strukturierte und zentralisierte Organisationen sind. Im Hinblick auf Sizilien besteht also die Mafia nach dieser Vorstellung aus formell definierten und hierarchisch gegliederten Positionen und Rollen. Oben gibt es die *cupola* (die Kuppel, d.h. die Mafiaregierung) mit dem vermeintlichen *capo dei capi*. In einer Mittelposition befinden sich *sotto-capi* (die Unterführer), während man ganz unten auf die *manovali* (die Handlanger) trifft, die die Schmutzarbeiten verrichten. Betrachtet man diese Darstellung etwas genauer, dann fällt auf, dass die Mafia nach dem Pyramidenmythos unübersehbare Analogien mit der modernen staatlichen Organisation aufweist. Man kann sich also des Eindrucks nicht erwehren, dass die Mafia mit dieser Metapher nach dem Leitbild des bürokratischen institutionellen Flächenstaates imaginiert wurde. Sie erscheint folglich als ein Anti-Staat, als die spiegelbildliche Reproduktion des Staates selbst. Der Pyramidenmythos enthält allerdings ein ethnozentrisches Vorurteil. Dabei handelt es sich um die okzidental geprägte Überzeugung, dass eine effiziente Organisation wie die Mafia auf ähnlichen, rational-bürokratischen Institutionen beruhen muss wie der Staat. Die verbreiteten Freisprüche aus Mangel an Be-

weisen bei Mafiaprozessen lassen sich mehrheitlich auf die Wirksamkeit dieses Stereotyps im Anklageaufbau zurückführen.

Entmystifizierte Wirklichkeit

Entgegen der zwei vorgestellten Mythen erscheint die Mafia als eine zwar hierarchisch gegliederte, jedoch schwach strukturierte und wenig formalisierte Vergesellschaftung nicht zentralistischer Natur. Somit entspricht sie einer hochkomplexen, netzwerkartigen Assoziation, die eher mit einem System von flexiblen und temporären Koalitionen gebildet ist. Solch mafiose Zusammenschlüsse sind durch die Tatsache gekennzeichnet, dass sie sich permanent konstituieren, auflösen und gegebenenfalls im Kontext von anderen gesellschaftlichen Umständen und persönlichen Konstellationen neu- bzw. umbilden. Der Fall der *Famiglie* innerhalb der neapolitanischen *Camorra* ist in diesem Zusammenhang besonders aufschlussreich.

Die Autorität der Mafiabosse ist also nicht so stark formalisiert. Vielmehr beruht sie in erster Linie auf der gelungenen Abwicklung vornehmlich informeller Tauschleistungen zwischen unteren und oberen Mitgliedern der Netzwerke. Zusätzlich bilden sich innerhalb der Netzwerkgefüge und speziell um die patronsähnlichen Leader kleine, verdichtete Strukturkerne heraus. Es handelt sich um festere, extrafamiliale Subsysteme, die aus verankerten Relationen bestehen. Diese stabileren Mafiastrukturen beruhen auf rituell untermauerten Statuskontrakten wie beispielsweise Verbrüderungsverträgen, die eine dauerhaftere und formellere Beziehungsqualität zwischen den Betroffenen beinhalten. Diese flexible Organisation gibt der Mafia einen ständigen Vorsprung gegenüber dem Staat und sie stellt zugleich eine Ausbreitungschance auf der aktuellen Globalisierungsbühne dar.

Zwischen Legalität und Legitimität

Italien und vor allem das «Mezzogiorno» können als Gesellschaften des öffentlichen Misstrauens bezeichnet werden, in denen eine historisch gewachsene, tiefe Kluft zwischen Staat und Gesellschaft besteht. Dies bedeutet, dass es dem Staat nicht gelingt, die eigene Legalität zu legitimieren. Andererseits gelten illegale Handlungen wie auch

die Mafiapraktiken als legitim. Das aktuelle öffentliche Misstrauen und die Mafia als dafür adäquate Organisationsform stehen also in engem Zusammenhang mit den von den Mitgliedern der (süd-)italienischen Gesellschaft immer wieder wiederholten schlechten Erfahrungen mit dem Staat in der Vergangenheit. Selbstverständlich reproduzieren sich diese negativen Erfahrungsräume, die dann die Erwartungshorizonte prägen, nicht durch automatisches Tradieren von Generation zu Generation, sondern in erster Linie durch ihre Wiederholung und Bestätigung in der Gegenwart.

Die Reproduktion negativer Erfahrungsräume in Gesellschaften des öffentlichen Misstrauens, wie etwa in Italien und speziell im «Mezzogiorno», gehen, wie bereits angedeutet, mit dem sich ständig wiederholenden, sowohl faktischen als auch von den Bürgern subjektiv empfundenen und dementsprechend sozial konstruierten Scheitern des Staates und der zivilgesellschaftlichen Institutionen einher, die ihren Funktionen nicht länger nachkommen können. Die Persistenz mafioser Handlungsmuster ist aus der Sicht der Betroffenen selbst, so abstossend es klingen mag, eine der möglichen rationalen Antworten auf dieses fortwährend bestätigte Debakel im öffentlichen Bereich. ■

Christian Giordano ist ordentlicher Professor am Departement für Sozialwissenschaften und Inhaber des Lehrstuhls für Sozialanthropologie.
christian.giordano@unifr.ch

Hémorragie fiscale

Les finances publiques italiennes souffrent à cause de l'évasion fiscale, combattue par les gouvernements en place, mais ensuite grandement facilitée par la libéralisation financière au plan mondial. Sergio Rossi

Die Schweiz, der sichere Hafen

Die Steuerhinterziehung war in Italien schon immer ein Problem und wurde durch die stets wechselnden Regierungen mal besser und mal weniger gut gehandhabt. Die Schweiz wurde in diesem Zusammenhang immer als eine stabile und diskrete Zuflucht erachtet. Das italienische Phänomen intensiviert sich nach dem Zweiten Weltkrieg bis hin in die 70er Jahre, als die Eidgenossenschaft diese Anlagen verbot. Ab 1980 ermöglichte die internationale Liberalisierung der Finanzmärkte die Wiederaufnahme dieser Geldtransfers. Die exorbitante Höhe italienischer Steuern, aber auch der Anschluss an das Europäische Währungssystem (welcher zu einer Erhöhung der Zinsen geführt hat) haben das ihre zur Kapitalabwanderung in Richtung helvetischer Banken beigetragen. Vor diesem Hintergrund scheinen die 2011 durch die Europäische Zentralbank verlangte Gesundung des öffentlichen Finanzwesens, ein Abkommen mit der Schweiz, welches die Versteuerung von in der Schweiz platziertem italienischen Vermögen erlaubt sowie die Koordination der Währungs-, Steuer- und Budgetpolitik innerhalb der EU die einzigen Möglichkeiten, um die grosse Depression, die als Damoklesschwert über Euroland schwebt, abzuwenden.

La population résidente en Italie a souvent été confrontée à la répression des «fuites» de capitaux vers le reste du monde et en particulier vers la Suisse, parce que la place financière helvétique a profité historiquement de sa position. Sous le régime fasciste, Benito Mussolini avait fait adopter des lois prévoyant des sanctions pouvant aller jusqu'à infliger la peine de mort aux ressortissants italiens qui auraient fait «fuir» des capitaux à l'étranger, car il considérait que les sorties d'argent portaient gravement atteinte à l'économie nationale.

Pathologie: hémorragie des capitaux

Après la Deuxième guerre mondiale, le Parlement italien entérina une disposition légale pour arrêter l'hémorragie des capitaux vers les places financières étrangères. Dans les années 1970, la Confédération suisse fut amenée à mettre en œuvre des mesures de caractère administratif, afin d'interdire les placements des ressortissants italiens dans le secteur bancaire helvétique. Ces mesures se sont avérées inefficaces, étant donné qu'il était facile de les contourner par le truchement d'intermédiaires au bénéfice de la nationalité suisse. Dès les années 1980, la libéralisation financière croissante sur le plan international et des taux d'inflation en général plus élevés en Italie qu'en Suisse ont continué à faire augmenter le volume des capitaux traversant la frontière monétaire séparant ces deux nations. Ces flux peuvent être expliqués par différents facteurs, qui reflètent les avantages concurrentiels dont bénéficie l'économie suisse (la sécurité juridique, la stabilité économique, politique et institutionnelle, une charge fiscale raisonnable, la cohésion sociale, la protection de la sphère privée, ainsi que le secret bancaire).

Dans le cas de l'Italie, la sortie de capitaux en direction des banques suisses, et en particulier de celles situées dans le Canton du Tessin, est entretenue notamment par le poids exorbitant des impôts prélevés par l'Etat italien dans son ensemble. Depuis bien des décennies, il est en effet évident que la fiscalité italienne est trop onéreuse (et sa gestion inefficace) par rapport à ce qu'elle apporte véritablement aux contribuables italiens. Ceux-ci sont de plus en plus nombreux à s'insurger contre le fait qu'ils paient des impôts élevés sans pour autant bénéficier de biens et de services publics à la hauteur des recettes fiscales de l'Etat. Ce sentiment a été renforcé avec l'adoption des mesures d'austérité censées assainir les finances publiques italiennes à la suite de la crise globale et systémique qui frappe la zone euro depuis la fin de l'année 2009 et qui est due, en dernière analyse, aux déséquilibres structurels sur le plan macroéconomique au sein de cette zone.

Facteur aggravant: l'euro

La dette publique italienne, en réalité, n'est pas le résultat d'une dépense excessive de l'Etat depuis que l'Italie a remplacé la lire par la monnaie unique européenne. Son encours avait en fait fortement augmenté dans les années 1980, pour deux raisons fondamentales. D'une part, l'adhésion de l'Italie au Système monétaire européen en 1979 amena les autorités italiennes à accroître fortement les taux d'intérêt, afin d'éviter une dépréciation du taux de change de leur monnaie nationale pouvant enfreindre (par le bas) les marges de fluctuation que ce taux devait respecter au sein du Mécanisme de change européen. D'autre part, le «divorce» entre la banque centrale (Banca d'Italia) ►



et le Trésor public, survenu en 1981 et inspiré, entre autres, par Mario Monti afin d'empêcher que la politique monétaire italienne puisse continuer à être utilisée pour financer les déficits publics nationaux, fit augmenter de manière fort importante la dépense de l'Etat pour le paiement des intérêts sur la dette publique, désormais aux mains des acteurs du marché (domestique ou «globalisé»).

Les taux d'intérêt réels, entendez les taux nominaux corrigés de l'inflation, étaient négatifs en Italie durant les cinq années précédant l'adhésion de ce pays au Système monétaire européen. Ils fluctuaient entre -16,5 pour cent (en décembre 1974) et -1,5 pour cent (septembre 1978), permettant à l'Etat italien de financer la dette publique sans porter atteinte à sa soutenabilité dans une perspective à long terme. En mars 1981, les taux d'intérêt réels italiens deviennent positifs (0,3 pour cent), pour augmenter ensuite très rapidement à 6,4 pour cent (en 1984), 7,0 pour cent (en 1986) et jusqu'à 10,2 pour cent (en 1992). Ce relèvement des taux d'intérêt n'a pas manqué d'affecter négativement les finances publiques italiennes. En 1984, par exemple, le paiement des intérêts sur la dette publique correspondait à 12 pour cent du produit intérieur brut italien. Le service de la dette publique ainsi qu'une évasion fiscale de plus en plus élevée furent dès lors à l'origine des déficits publics croissants et d'une dette publique augmentant en Italie durant les vingt années qui précédèrent le remplacement de la lire par l'euro (en janvier 1999).

publiques italiennes que la Banque centrale européenne a exigé du gouvernement dirigé par Silvio Berlusconi en 2011, ainsi que sa réalisation par l'équipe des «professeurs» qui a remplacé le Gouvernement Berlusconi, comportent, parmi beaucoup d'autres mesures, un durcissement de la lutte contre l'évasion fiscale. Dans ce contexte, M. Monti vise à trouver un accord global avec la Confédération helvétique, permettant à l'Etat italien de rééquilibrer ses comptes et réduire sa dette grâce à l'imposition de la fortune italienne placée en Suisse. Cela ne suffira pas, néanmoins, à soustraire l'Italie au joug des «marchés» financiers. Les finances de l'Etat italien ne pourront pas être assainies si la Banque centrale européenne ne contribue pas à assurer que les taux d'intérêt réels sur les obligations publiques ne dépassent pas le taux de croissance du produit intérieur brut de l'économie nationale. Il est impératif que la politique monétaire et la politique fiscale et budgétaire soient coordonnées à travers la zone euro, pour soutenir l'activité économique dans l'ensemble de cette zone et induire la création des Etats-Unis d'Europe avant la désintégration de l'Euroland et une autre grande dépression. ■

Pour aller plus loin

> Rossi, S., *Replacing recession and austerity with growth and solidarity across Euroland*, in M. Méaulle (sous la direction de), *Austerity Is Not the Solution! Contributions to European Economic Policy*, Bruxelles, FEPS, 2012.

> Rossi, S. & Dafflon, B., *Repairing the original sin of the European Monetary Union*, *International Journal of Monetary Economics and Finance*, Vol. 5, No. 2, 2012.

Sergio Rossi est professeur au Département d'économie politique. sergio.rossi@unifr.ch

Traitement: assainissement

La soustraction d'impôts à l'Etat italien est une pathologie endémique car elle intervient dans un régime qui s'auto-entretient: les contribuables essaient de différentes manières de réduire leur charge fiscale car la dépense publique ne répond pas à leurs attentes, de telle sorte que l'Etat ne peut pas réduire les barèmes d'impôt car cela induirait une réduction de ses recettes fiscales aggravant le déficit public et l'amenant, dès lors, à accroître la charge fiscale dans un cercle vicieux qui annihilerait l'ensemble de l'économie nationale. Le plan d'assainissement des finances

Doppelter Blick auf Italien

Die Schlacht von Marignano beendete das Schweizer Interesse an Italien und sollte die Beziehung zwischen den beiden Ländern auch im Folgenden beeinflussen. Das Resultat war – und blieb – von ambivalenter Natur. Thomas Lau

Des relations difficiles

La défaite de Marignano met fin, dans un premier temps, à l'espoir d'une éventuelle conquête de l'Italie par les Républiques fédérales, comme l'avait envisagée Nicolas Machiavel. Pour les Confédérés débute l'ère du mercenariat et, en recherche de nouveaux contrats, ils ignorent complètement l'Italie. Des jeunes réformés, comme Johann Jakob Escher, gagnent les Pays-Bas, l'Angleterre, la Prusse ou la Russie dans l'espoir d'un futur meilleur, mais pas l'Italie dont les Etats ne peuvent être considérés ni ennemis, ni alliés. Aujourd'hui, cette tendance à ignorer ce voisin du sud est encore perceptible dans la recherche. Tandis que les relations des Confédérés avec la France ou les Pays-Bas au début des Temps modernes ont fait l'objet d'importantes recherches, il n'en va pas de même en ce qui concerne l'Italie – force est de constater que l'intérêt des historiens est visiblement influencé par le protestantisme. Et cela même si les contacts avec les hauts lieux catholiques situés sur le territoire italien connaissent, depuis le 16^e siècle, une intensité sans pareille dans laquelle les mercenaires jouent un rôle prépondérant incontesté – n'oublions pas que ce sont les Confédérés qui, depuis 1506, veillent sur la sécurité de Sa Sainteté le pape.

Huldrych Zwinglis Italienerfahrung war untrennbar mit einer Niederlage verbunden, jener von Marignano am 13./14. September 1515. Der Glarner Feldprediger hatte die Schlacht vermutlich mit eigenen Augen beobachtet und das Ende eines Traumes gesehen. Nach einer langen Kette von Siegen hatte die französische Artillerie den eidgenössischen Infanteristen ihre Grenzen vor Augen geführt. Phantasien von einer Eroberung Italiens durch die eidgenössischen Republiken, wie sie etwa Niccolò Machiavelli formuliert hatte, waren damit endgültig ad acta gelegt. Für die Eidgenossen begann das Zeitalter der Solddienstverträge – und für Zwingli der Kampf gegen diese Praktik, die er als «Fleischhandel» bezeichnete. Nicht alle reformierten Stände mochten ihm in diesem Urteil folgen. Frankreichs König wurde selbst von den Geistlichen als wichtiger, wenn nicht unentbehrlicher Bündnispartner gesehen, dem auch Zwinglis Nachfolger in Zürich zunehmende Sympathien entgegenbrachten. Nach Italien richtete sich der Blick kaum. Nicht einmal, wenn es galt die eigene Konfessionspartei in Abwehr einer lebensbedrohlichen Gefahr zu versammeln, mochten die Reformierten sich den Italienern zuwenden. Als Hort des Bösen galt der europäische Arm des Papstes, Spanien. Dass dessen König auch Herr Mailands war machte die Appeninhalsinsel allenfalls zum Brückenkopf, nicht aber zum Ursprung der Verderbnis.

Verschmähtes Land

Italien geriet also aus dem Blickfeld. Einzig Venedig gewann als Bündnispartner der Reformierten und als republikanischer Referenzpunkt im 17. Jahrhundert zeitweilig an Bedeutung – doch auch dies blieb Episode. Während deutsche Humanisten des

16. Jahrhunderts sich mühten, ihre Nation in Abgrenzung zu Italien zu definieren, versuchten die Eidgenossen ihr Verhältnis zu Deutschland und Frankreich zu klären. De Sade und Goethe wussten im 18. Jahrhundert ihre Italienreisen regelrecht zu zelebrieren, wohingegen Johann Jakob Scheuchzer stolz verkündete, bei seinen Reisen an den südlichen Grenzen der Eidgenossenschaft stehengeblieben zu sein. Junge Reformierte mit hoffnungsvoller Zukunft, wie Johann Jakob Escher, reisten in die Niederlande, nach England, Preussen oder Russland, aber nicht nach Italien, dessen Staaten weder als Gegner noch als Alliierte in Frage kamen.

Diese Ignoranz gegenüber dem südlichen Nachbarn, sie ist noch heute in der Forschung spürbar. Während die Beziehungen der Eidgenossen zu Frankreich oder den Niederlanden in der Frühen Neuzeit ausgezeichnet erforscht sind, lässt sich Ähnliches über das Verhältnis zu Italien nicht behaupten – noch immer ist das Interesse der Historiker offenbar protestantisch geprägt. Faktisch lässt es sich kaum erklären, da die Kontakte der katholischen Orte in den italienischen Raum ab dem 16. Jahrhundert eine kaum gekannte Intensität erlangten, wobei der Solddienst eine unbestreitbar wichtige Rolle spielte. Die Körper der Eidgenossen schützten – seit 1506 – den Körper ihrer Heiligkeit. Beim Sacco di Roma, jener Erstürmung der Stadt durch marodierende Söldner – hatte Clemens VII. 1527 seine Freiheit und möglicherweise auch sein Leben ihrem Eingreifen zu verdanken. Selbst 1870 sollten sie noch den italienischen Truppen Widerstand leisten, denen sie sich in einem alles andere als symbolischen Gefecht entgegenstellten. Angesichts des raschen Abzuges der Eidgenossen aus Mailand im Jahre 1860, mit dem die ►

dort diensttuenden einer Konfrontation mit Garribaldi aus dem Wege gegangen waren, zeigte sich hier die exzeptionelle Stellung, die Rom für die katholischen Eidgenossen einnahm. Sicher Italien war nicht nur Rom. Auch im Bankenzentrum Genua liessen sich Geschäfte machen oder in Mailand, in dem die eidgenössischen Kleriker ausgebildet wurden und die Innerschweizer Viehhändler ebenso lukrative wie unberechenbare Märkte vorfanden.

Schweizer Präsenz in der Ewigen Stadt

Und doch blieben in den Reiseberichten der Zeitgenossen die grossen und mächtigen Städte der Poebene nichts anderes als Station auf dem Weg zur ewigen Stadt. In Rom waren die katholischen Eidgenossen überaus präsent. Kaufleute und Söldner tummelten sich dort, aber auch Kleriker und Künstler. Vor allem das Tessin, ein Untertanengebiet der alten Eidgenossenschaft, erwies sich als ein unerschöpflicher Quell kreativer Köpfe. Domenico Fontana etwa, der Entdecker der Freskenmalereien in Pompeij, richtete in einer technischen Meisterleistung einen Obelisk vor der Laterankirche auf und demonstrierte damit die Fähigkeit des Papsttums, auf dem Gebiete frühneuzeitlicher Hochtechnologieleistungen mithalten zu können. Sein Bruder Giovanni erwies sich als ein nicht minder rühriger Baumeister geschmackvoller Villen, wie etwa jener der Aldobrandini. Als noch einflussreicher durfte eine andere Künstlerfamilie gelten, die ab 1576 die Tiberstadt betrat. Carlo Maderno, gleichfalls ein Tessiner, zeichnete für die Fassade der Peterskirche verantwortlich und machten seinen Neffen Francesco Borromini mit den Fallstricken der römischen Künstlerwelt bekannt. Als Gegenspieler Berninis wurde er zu einem wichtigsten Architekten der Stadt, zu dessen Meisterwerken der Palazzo Barberini zählte. Roms Stadtbild wurde auch – und keineswegs am Rande – von Schweizer Baumeistern geprägt.

So wichtig der Partner südlich der Alpen auch war, so irritierend blieben doch die Gesetze die hier galten. Ängstlich schauten die Innerschweizer auf die Preisentwicklung dieser unberechenbaren Märkte. Mit Spannung lauschten sie den Mitteilungen des Mailänder Gesandten Barberini, der ihnen spanische

Pensionen versprach und hofften auf die Kooperation Roms, wann immer sie Wünsche an den Heiligen Stuhl herantrugen. Das römische Parkett indes war glatt. Der Versuch etwa, über Jahrzehnte die Nachfolger Petri dazu zu bewegen, Bruder Klaus zum Nationalheiligen der Schweiz zu erklären, endete in einem Desaster. Die Bestechungssummen an die Rota waren zu gering, die Versuche diplomatischen Druck zu erzeugen nicht entschlossen genug. Am Ende blieb ihnen nur die Seligsprechung des Obwaldners, während der Titel eines Nationalheiligen, zum Spotte der Reformierten, an den Mailänder Kardinal Carlo Borromeo ging.

Jedem das Seine

Faszination und Irritation prägten das Bild der Katholiken vom Heiligen Stuhl, mehr noch von der politischen Kultur Italiens. Es war ein ambivalentes Verhältnis, das auch im 19. Jahrhundert nur wenig Veränderungen erfuhr – bildeten doch die Ratschläge der Kurie im Umgang mit den politischen und ökonomischen Revolutionen der Schweiz eine nicht immer willkommene Form der Intervention. Die Tatsache, dass die Reformierten seit Mitte des 19. Jahrhunderts begannen, neues Interesse für den südlichen Nachbarn zu zeigen, wurde zu einem weiteren Problem. Das Italien der Basler und der Zürcher war ein anderes als das der Schwyzer oder der Luzerner. In der Stadt an der Limmat begeisterten sich deutsche Exilanten und Zürcher Bürger für Garribaldi – nicht wenige dienten ihm als Freiwillige. In Basel erfand Burkhardt ein Renaissanceitalien, das kompatibel mit den Erwartungen des reformierten Bürgertums war. Beides hatte nichts oder nur wenig mit den Italienbildern der katholischen Nachbarn zu tun. So blieb das Verhältnis zum südlichen Nachbarn bis weit in das 19. und 20. Jahrhundert – ja, vielleicht sogar bis heute – ein wesentlicher Punkt der Differenz zwischen dem katholischen und dem reformierten Milieu der Eidgenossenschaft. ■



Verlorene Grösse

Warum dauert eine Banküberweisung von Rom nach Florenz heute länger als im 15. Jahrhundert? Wo sind die schöpferischen Geister der Renaissance geblieben? Spuren einer Antwort zum wohl grössten Trauma Italiens. Volker Reinhardt

Salutations de Machiavel

Est-il possible de retrouver la grandeur du passé? Actuellement encore, cette question plane comme une ombre sur l'Italie. La perte du rôle de précurseur, qu'occupait le pays durant une moitié de siècle, s'est transformée en un traumatisme collectif. Mais pourquoi donc le pays des génies de la Renaissance a-t-il tant de difficultés à s'adapter à la modernité? Une des explications serait le changement des mentalités. Ce qu'ils entendent par là, c'est que, sur le plan économique et cela depuis le milieu du 16^e siècle, l'Italie s'est reposée sur ses lauriers, pendant que des pays comme la Hollande et l'Angleterre développaient des méthodes novatrices dans les domaines de l'industrie métallurgique et du textile, permettant une production de masse beaucoup moins onéreuse. Responsable de la perte d'une dynamique interne, on peut également citer l'évolution de l'Etat. Dans le sud tout particulièrement, l'Etat devient un corps étranger; il en arrive presque à être considéré comme une puissance ennemie qui s'insinue dans les sphères sacrées de la famille, de l'Eglise et du clientélisme. Avec Machiavel, l'Italie de la Renaissance est le premier pays européen à découvrir le principe de la raison d'Etat (et donc de l'Etat fort), mais dans les faits, ce n'est pas avant le 19^e siècle que les Etats italiens suivront cette évolution dynamique.

Um 1500 ist Italien, modern ausgedrückt, das Hightech-Land Nummer eins. Die Florentiner Domkuppel, ohne Baugerüst hochgezogen, ist ein neues Weltwunder. Michelangelos David übertrifft technisch und ästhetisch alle Werke der Antike. Kanonen aus Ferrara sind einsame ballistische Spitze. Nach Ansicht seines führenden Intellektuellen Francesco Guicciardini ist Italien nicht nur künstlerisch und kulturell, sondern auch wirtschaftlich, politisch und sogar militärisch *top of Europe*: Die Italiener haben das Girokonto erfunden, die kommunale Selbstverwaltung ausgebildet und Strategien erdacht, Kriege ohne grössere Verluste zu führen.

Zweihundertfünfzig Jahre später lecken italienische Intellektuelle die Wunden des verletzten Nationalstolzes. Ihr Fazit: unser Land ist rückständig, hat den Anschluss verloren, muss aufholen. Gründe dafür finden sie reichlich: Die spanische Fremdherrschaft in Mailand und Süditalien und die dadurch über die ganze Halbinsel ausgeübte Vorherrschaft Philipps II. und seiner Nachfolger hat zusammen mit dem gegenreformatorischen Papsttum den italienischen Nationalgeist abgetötet. Aus wagemutigen Seefahrern wie Christoph Kolumbus, der die Neue Welt entdeckt, kühnen Politikdenkern wie Niccolò Machiavelli, der die moderne Staatsgewalt aus der Taufe hebt, erfindungsreichen Ingenieuren wie Leonardo da Vinci, der zukunftsweisende Maschinen entwirft, genialen Künstlern wie Michelangelo, der mit der Peterskuppel einen künstlichen Himmel kreiert, und Pionieren der Naturwissenschaft wie Galileo Galilei, der die moderne Physik entwickelt, ist durch die unheilige Union von spanischer Adelsarroganz und religiösem Fanatismus ein Volk von abergläubischen

Mitläufern geworden. So der schwarze Spanien-Mythos.

Falsche Rezeptur

Wie lässt sich die einstige Grösse zurückgewinnen? Diese Frage hängt wie ein dunkler Schatten bis heute über Italien und seiner Geschichte. Der Verlust einer Vorreiterrolle, die das Land fast ein halbes Jahrtausend innehatte, hat sich zu einem kollektiven Trauma ausgewachsen. Die Aufklärer des 18. Jahrhunderts sahen das Heilmittel in geduldiger Nachhol- und Aufholarbeit: So wie Europa lange Zeit von England, Frankreich und den Niederlanden lernen. Voraussetzung dafür ist allerdings, dass von aufgeklärten Monarchen wie etwa den toskanischen Grossherzögen aus der Dynastie Habsburg-Lothringen die kulturelle Bevormundung durch die Kirche beseitigt und eine Zivilgesellschaft mit freier Presse und einer neuen Form unzensurierter Öffentlichkeit geschaffen wird. Ein bis zwei Generationen später finden die zornigen jungen Männer, die die Fremdherrschaft Napoleons erleben, eine neue Antwort, die schnell zum Hauptglaubensartikel einer säkularen Ersatzreligion wird: Die Wiedergeburt Italiens kann sich nur in einem geeinten Nationalstaat vollziehen! Dann werden alle Übel wie von selbst heilen und die Italiener den ihnen von der Vorsehung reservierten Vorrang in Europa schnell zurückgewinnen. Es kam umgekehrt – nicht zuletzt, weil man sich über Verfassung und Aufbau dieses Nationalstaats alles andere als einig war. Um 1900 spricht Italiens führender Staatsmann Giovanni Giolitti sogar von «Italieta», von «Klein-Italien», und rät seinen Landsleuten, sich an die damit verbundene neue Bescheidenheit zu gewöhnen. Der Faschismus

verspricht das Gegenteil, nämlich sofortigen Wiederaufstieg zu imperialen Höhen durch einen starken Staat unter einem angeblich charismatischen Führer – die desaströsen Folgen dieser menschenverachtenden Diktatur sind bekannt.

Im Klientelismus gefangen

Doch warum tut sich das Land der Renaissance-Genies mit der Moderne so schwer? Eine Antwort der Historiker lautet: Mentalitätenwandel. Damit ist gemeint, dass sich Italien ab der Mitte des 16. Jahrhunderts auf seinen Lorbeeren ausruht, vor allem ökonomisch. In westlichen Ländern wie Holland und England werden im Bereich der Textil- und Metallindustrie innovative Verfahren entwickelt, die billigere Massenproduktion erlauben – Entwicklungen, die in Italien unterschätzt und letztlich verpasst werden. Stattdessen wenden sich die Führungsschichten, die jahrhundertlang unternehmerisch tätig waren, aristokratischen Lebens- und Wirtschaftsformen zu, das heisst: sie erwerben Adelstitel und leben von der Verpachtung ihrer Landgüter. Allerdings vollzieht sich dieser Wandel keineswegs flächendeckend. Nicht wenige Patrizier in Venedig und Florenz bleiben in Produktion und Handel aktiv, nur eben zunehmend in Nischensektoren.

Eine weitere häufig genannte Ursache für die Einbusse an innerer Dynamik ist die Entwicklung des Staates und damit die Haltung zum Staat. Mit Machiavelli entdeckt zwar ein Italiener der Renaissance als erster Europäer das Prinzip der Staatsräson und damit den starken Staat, doch in der sehr viel sperrigeren Realität vollzieht die reich gegliederte Staatenwelt Italiens bis zum 19. Jahrhundert diese dynamische Entwicklung nicht nach. Im Gegenteil: von den habsburgischen Reformstaaten abgesehen, sind Republiken wie Venedig oder Lucca und Monarchien wie der Kirchenstaat und das Königreich beider Sizilien im Süden ganz überwiegend traditionell geprägt. Eine Erziehung durch den Staat zum Staat, wie sie Machiavelli vorschwebte, bleibt deshalb aus. Im Gegenteil: vor allem im Süden wird der Staat als Fremdkörper und oft sogar als eine feindliche Macht empfunden, die sich in die heiligen Freiräume von Familie, Kirche und

Klientel hinein drängt, um speziell die kleinen Leute effizienter auszubeuten. Staatsverweigerung im Namen privater Freiheiten: mit dieser Parole lässt sich vor allem im Süden bis heute erfolgreich Politik machen. Dabei wird persönliche Patronage gegen die Anonymität des Staates ausgespielt und der Staat selbst von nützlichen Netzwerken dominiert – diese alteuropäische Ordnung hat sich in Italien wahrscheinlich stärker behauptet als in Mittel- und Nordeuropa. Auch ideologisch hat das «Prinzip Klientel» mit seinem wechselseitigen Geben und Nehmen von Patron und Gefolgschaft im 21. Jahrhundert von einer bestimmten politischen Seite mancherlei Aufwertung erfahren.

Die Suche geht weiter

Doch warum geht Italien diesen Sonderweg? Schon der grosse Renaissance-Historiker Francesco Guicciardini war der Meinung, dass sich Italien politisch kleinräumig organisieren muss, um seine schöpferischen Kräfte zu bewahren; allein die lebendige Konkurrenz zwischen Staaten und Städten könne die echte *italianità* als kreatives Prinzip am Leben erhalten. Davon waren auch manche Politiker des 19. Jahrhunderts überzeugt, die infolgedessen für einen föderalen Nationalstaat votierten. Die zentralistische und in vieler Hinsicht sehr autoritäre Savoyer-Monarchie von 1861 war das genaue Gegenteil eines solchen lockeren Zusammenschlusses. Hat Italien also den falschen Staat? Oder hätte dem Land – auch das eine häufig geäußerte These italienischer Intellektueller – eine strenge Disziplinierung nach dem Vorbild Calvins in Genf gut getan?

Darauf müssen die Italienerinnen und Italiener selbst eine Antwort finden. Wie sagte schon Machiavelli so hoffnungsvoll: Der Mensch bleibt durch die Jahrhunderte hindurch gleich. Mit anderen Worten: was einmal war, kann wieder werden, vorausgesetzt man findet die richtigen historischen Rezepte. ■

Volker Reinhardt ist ordentlicher Professor am Departement für Historische Wissenschaften.
volker.reinhardt@unifr.ch

Le Parisien de la plaine du Po

«Joseph-Fortunin-François Verdi» vient au monde en tant que citoyen français. L'anecdote ne tient qu'à un caprice de l'histoire : en octobre 1813, l'ancien duché de Parme était un département de l'Empire. Luca Zoppelli

Unverstandener Künstler

Verdi, das Symbol der italienischen Renaissance, des Kampfes für Freiheit und Unabhangigkeit der Nation und der Italianit, stellt sich in Tat und Wahrheit als Intellektueller heraus, der deutlich mehr nach Frankreich als nach Italien orientiert war. Zwischen Modernität und Tradition, Simplizität und Raffinesse, hat sich der Komponist an europäischen Vorbildern inspiriert wie Victor Hugo, Friedrich von Schiller oder auch William Shakespeare, um seine an die dreissig Opern zu komponieren. Die politische und nationalistische Nutzung dieses renommierten und europaweit anerkannten Künstlers durchläuft nicht zuletzt auch eine populistische Phase, in welcher Verdi als wenig kultiviertes Landei präsentiert wird. Dabei handelt es sich um eine Fehlinterpretation, basierend auf Verdis prägnantem, direktem und bisweilen heftigen Kompositionsstil, der seinem Anspruch der Wiedergabe der Machtverhältnisse und der sozialen Schweinereien am ehesten gerecht wurde. Verdi hat diesen theatralischen Kompositionen während einer langen Phase abgesprochen, kam dann aber erneut darauf zurück, trotz des Unverstndnisses von Seiten eines wenig kultivierten und auf einfache Melodien erpichten Publikums.

Pourtant, celui dont les clichés médiatiques font un symbole de l'*italianit* sera effectivement un intellectuel «français»: le représentant d'une culture urbaine, libérale et cosmopolite, qui regarde Paris comme sa véritable capitale. Sur une bonne trentaine d'opéras, un seulement – et pas des plus significatifs, *I Lombardi alla Prima Crociata* – puise dans une source littéraire italienne, alors que *Rigoletto*, *Don Carlos* ou *Falstaff* assurent, encore aujourd'hui, la présence et la vitalité de leurs modèles (respectivement Victor Hugo, Friedrich von Schiller, William Shakespeare) dans la sensibilité de la culture moderne. Certes, Verdi appartient à une tradition opératique forte, qu'il ne reniera jamais complètement. Toutefois, il sera le plus souvent accusé d'en être le destructeur.

Verdi: entre mythe et réalité historique

Le mythe d'un Verdi symbole du Risorgimento, de la lutte nationale pour la liberté et l'indépendance a été bien écorché par la recherche. Nous savons aujourd'hui que le public de La Scala n'a pas demandé, en 1842, un bis du cheur «Va' pensiero» et que les patriotes, en 1848 ou en 1859, allaient à la mort en chantant – s'ils chantaient quelque chose – du Vincenzo Bellini. Comme dans le cas de Richard Wagner, la notoriété considérable de l'artiste a favorisé, dans la phase de fondation des tats nationaux respectifs (dès 1861 pour l'Italie, dès 1871 pour l'Allemagne), une récupération politique qui a finalement imposé une notion fautive sur le plan des valeurs culturelles. Une stylisation nationaliste à laquelle s'ajoute une mystification démagogique, l'idée d'une «popularité» verdienne enracinée dans l'appartenance aux valeurs du sol et de la race – un héritage développé par la

propagande fasciste et inconsciemment exploité aujourd'hui par les enseignes des restaurants et des pizzerie.

Certes, Verdi aimait se styler en «paysan» et jouer le rôle du génie spontané – tous les romantiques faisaient de même. En réalité, cet ours aux attitudes cyniques – qui cachaient d'énormes élans de solidarité –, cet observateur impitoyable des mécanismes du pouvoir, radicalement athée et farouchement anticlérical, aimait ses campagnes comme un havre de solitude, comme un endroit où éviter les comédies de l'hypocrisie sociale. Il aimait également vivre à Paris, parce qu'il adorait la liberté que donne l'anonymat d'une immense métropole: au milieu de la foule, il écrit qu'il a l'impression de se trouver «dans un désert».

Violence, raffinement, analyse politique

Le malentendu qui voudrait faire de Verdi un artiste spontané et peu cultivé naît également de certaines caractéristiques de son style, notamment dans la première phase (les années 1840). Pour réaliser sa dramaturgie drastique, qui met au premier plan les rapports de pouvoir à l'intérieur des sociétés, des groupes et même des familles (la relation dérangée, tyrannique et angoissante entre parents et enfants est une constante de l'œuvre verdienne), le compositeur choisit une écriture violente, concise et directe. Il faut une oreille attentive, une analyse poussée pour dnichier les bijoux de finesse que les partitions recèlent, pour identifier le raffinement de certains mécanismes cachés:  la surface, l'on est saisi par la concision démonstrative, par la simplification quasiment brechtienne des rapports, ainsi que par l'agressivité sauvage des rythmes et des sonorités. Cette sauvagerie – que ►



certain ont ensuite voulu faire passer pour la marque d'un esprit inculte – n'était rien d'autre que l'application cohérente d'un horizon culturel européen étranger au «long classicisme» italien: la violence politique du Schiller «Sturm und Drang»; le sublime biblique ou fantastique (à son sommet dans la terreur surnaturelle qui investit *Macbeth*, 1847, première rencontre avec une source shakespearienne); l'«esthétique du laid» de Hugo, qui se concrétise dans l'affreux mélange de tragique et de grotesque de *Rigoletto* (1851); l'ouverture aux problématiques sociales du drame français à sujet contemporain (*La traviata*, 1853). Le rythme de production est très intense; c'est le système qui l'exige, mais Verdi veut également écrire vite, dans un état fiévreux, afin de concrétiser, d'un jet, le noyau conceptuel, la couleur musicale spécifique appropriée à chaque drame.

A partir des années 1850, Verdi, riche et célébré dans le monde entier, ralentit un peu le rythme, accepte plusieurs commandes de l'étranger (Paris, Saint-Petersbourg, Le Caire), renonce à un peu de concision afin de mieux lier la description des personnages au cadre historique, adopte une langue musicale plus flexible. En exploitant notamment la souplesse métrique du vers français – que Verdi préfère aux rythmes carrés de l'italien – il réussit avec *Don Carlos* (Paris, 1867) un chef-d'œuvre de finesse psychologique, de complexité narrative et d'analyse politique, tout en décevant ses «fans» qui auraient aimé des mélodies plus faciles à retenir. Le sort de *Don Carlos* est exemplaire en ce qui concerne l'étude des mécanismes de réception formés par les clichés nationaux: ce drame profondément français par son idéologie, sa structure formelle et ses modes du langage musical – probablement le meilleur opéra français de tous les temps – a fini par circuler principalement dans une mauvaise réduction italienne, qui le décontextualise et le dénature.

Avant-gardisme de vieillesse

Désormais sexagénaire, Verdi, déchiré entre ses tendances progressives et le malaise face aux théorisations wagnériennes d'une «musique de l'avenir», suspend la composition théâtrale au cours des années



© Keystone

1870 (son *Requiem* date de cette période). Il y reviendra fort âgé, poussé par son amour pour Shakespeare et par la chance d'avoir trouvé, en Arrigo Boito, un intellectuel de génie prêt à se mettre à son service, en lui proposant des textes d'une qualité exceptionnelle. Notamment dans *Falstaff* – retour, après 53 ans, à une dramaturgie comique, quoiqu'amère et impitoyablement lucide – le langage musical, caléidoscope imprévisible et raffiné de gestes d'orchestre,

Pour aller plus loin

> Gilles de Van, *Verdi. Un théâtre en musique*, Fayard, Paris, 1992.

> *Don Carlos, programme de salle, Grand Théâtre de Genève 2002* (contributions d'Anselm Gerhard et de Luca Zoppelli).

Luca Zoppelli est professeur ordinaire au domaine de musicologie et histoire du théâtre musical. luca.zoppelli@unifr.ch



allusions historiques et citations, est extrêmement moderniste. Très éloigné donc des attentes du grand public, qui regarde avec respect l'énergie de l'octogénaire, mais qui lui préfère un nouveau répertoire. En effet, Giacomo Puccini, Pietro Mascagni, Ruggero Leoncavallo viennent de s'imposer à l'attention du monde musical ; leurs œuvres sont calculées non seulement pour plaire à un public moins cultivé et avide d'effets faciles, mais également pour correspondre,

d'un bout à l'autre du monde, à tous les stéréotypes culturels que l'on associe à l'*italianità*. Au moment où le nouveau pays essaie de le récupérer en symbole national, Verdi se refuse plus que jamais à toute valeur populiste et identitaire, pour dialoguer, au-delà des siècles, avec les Shakespeare et les Mozart de l'histoire européenne – avec les Stravinsky et les Poulenc qui viendront. ■

Zwei Italiener auf der Suche nach der Wahrheit

Der Weltgeist hinterlässt Spuren. Er hat vor sechstausend Jahren in Mesopotamien die Schrift erfunden, vor zweieinhalbtausend in Athen die Philosophie entdeckt und vor fünf Jahrhunderten in Italien die Neuzeit eingeläutet. Dieter Hattrup

Tout reste à prouver

Padoue, 1609. Galilée construit une lunette astronomique et observe ainsi des étoiles qui, d'après Aristote, ne devraient même pas être visibles. Plus tard, il développe cette invention des Temps modernes ne se contentant pas d'observer la nature, mais en commençant à la manipuler, se posant ainsi en défenseur de Copernic. La grande question est de savoir jusqu'où la nature se laissera appréhender... Dès le début de son «Dialogo» de 1632, la réponse de Galilée est claire: Dans sa totalité! Cette déclaration échauffe les esprits: les philosophes péripatéticiens sont outragés, les théologiens divisés. Certains, comme les disciples d'Aristote, tiennent des propos incendiaires contre Galilée, d'autres s'enthousiasment pour cette nouvelle science. Le cardinal Bellarmin quant à lui réagit avec prudence en priant Galilée de ne parler qu'au conditionnel dans l'attente de preuves tangibles. Les deux ont raison: Galilée en défendant sa théorie du mouvement terrestre et Bellarmin en exigeant des preuves scientifiques.

«Warum wurde die Neuzeit in Florenz und nicht in Bagdad, Kairo oder Granada erfunden?» (C. F. von Weizsäcker: *Zeit und Wissen*. München, 1992; 462) Die arabischen Länder waren im Mittelalter dem Westen kulturell weit überlegen gewesen, doch mit der europäischen Renaissance wechselte der Weltgeist wieder den Ort. Die Frage wird stets als schwierig empfunden. Die Antwort, die ich hier erproben will, lautet: Weil die Gegner noch so eben miteinander reden konnten, weil sie gerade noch vermeiden konnten, sich den Kopf einzuschlagen. Als die freundlichen Gegner nehme ich hier Robert Bellarmin († 1621) und Galileo Galilei († 1642), den Kardinal und den Physiker.

Neue Wege

Padua im Jahr 1609! Galilei baut sich gerade ein Fernrohr, von dessen Erfindung er gehört hat. Bald richtet er das Rohr auf Sonne, Mond und Sterne und sieht Dinge, die er nach Aristoteles gar nicht sehen dürfte. Der Mond hat Ecken und Kanten, die Planeten sind Scheiben und die Sonne, das Symbol der strahlenden Reinheit, hat Flecken. Als er im «Sternenbooten» 1610 davon berichtet, wird er wegen seiner Entdeckungen begeistert gefeiert: Der Grossherzog der Toskana ruft ihn auf eine Sinekure nach Pisa und Florenz. Dort setzt er die Erfindung der Neuzeit fort, indem er tut, was bis zu dem Zeitpunkt kein Mensch getan hat: Er beobachtet nicht nur die Natur, sondern er manipuliert sie, bevor er sie beobachtet. Das heisst, er experimentiert mit Werkzeugen. Kant hat diese Methode später als den Geist der Neuzeit gefeiert. «Als Galilei seine Kugeln die schiefe Fläche mit einer von ihm selbst gewählten Schwere herabrollen ... liess ...; so ging allen Naturforschern ein Licht auf.» (*Kritik der rei-*

nen Vernunft 1787; B XII) Die Vernunft sieht nur das ein, was sie nach eigenem Entwurf hervorbringt. Nur wer einen Entwurf hat, kann durch das Fernrohr etwas sehen oder mit der Uhr die Bewegung der Kugel vermessen, indem er seinen Entwurf, wie die Kugel fallen müsste, mit den experimentellen Werten vergleicht. Im Experiment nimmt der Forscher die Natur nicht hin, sondern er ergreift sie. Ein mächtiges Symbol des neuen, entwerfenden Denkens war die These des Kopernikus, nach welcher die Sonne feststeht und die Erde diesen Fixpunkt umläuft. Die Erdbewegung widerspricht zwar dem Augenschein, aber als Entwurf musste die Hypothese erlaubt sein. Galilei wurde mit dem Fernrohr in der Hand zum Vorkämpfer für Kopernikus. In diesem Kampfe ging es nur nebenbei um die Erdbewegung, der eigentliche Streitpunkt war die Frage: Wie weit lässt sich die Natur ergreifen? Die Antwort Galileis lautete: Vollständig! Am ersten Tag seines *Dialogo* von 1632 verkündet er: «Freilich erkennt der göttliche Geist unendlich viel mehr mathematische Wahrheiten, denn er erkennt sie alle. Die Erkenntnis der wenigen aber, welche der menschliche Geist begriffen, kommt meiner Meinung nach an objektiver Gewissheit der göttlichen Erkenntnis gleich; denn sie gelangt bis zur Einsicht ihrer Notwendigkeit, und eine höhere Stufe der Gewissheit kann es wohl nicht geben.»

Und sie bewegt sich doch!

Gegen diese Begeisterung über die gottgleiche Naturerkenntnis regte sich mit der Zeit doch einiger Widerstand. Die peripatetischen Philosophen sahen ihren Meister Aristoteles durch Galilei beleidigt. Dieser Philosoph hatte die Vollkommenheit des Himmels gelehrt und nun sollten dort die Bewegungen

nach den Gesetzen der Erde ablaufen? Die Theologen waren gespalten: Einige hetzten wie die Peripatetiker gegen Galilei, andere waren begeistert über die neue Wissenschaft. So erklärte der Karmelit Foscarini, die Bibel sei mit dem heliozentrischen System vollkommen verträglich; er schickte eine kleine Schrift dieses Inhalts an Kardinal Bellarmin. Dieser antwortete am 16. April 1615, dies sei schon möglich, aber man solle vorsichtig sein, es fehle noch immer der entscheidende Beweis für Kopernikus. «Ich halte dafür: Wenn es den Beweis wahrhaft gibt, nach dem die Sonne im Mittelpunkt der Welt und die Erde im dritten Himmel steht ... dann müsste man sich mit grossem Bedacht um die Auslegung der Schriften bemühen, die dem zu widersprechen scheinen, und eher sagen, wir verstehen es nicht, als zu sagen, das Bewiesene sei falsch.» (In: *Galileo Galilei: Schriften – Briefe – Dokumente*. Bd. 2. München, 1987; 47) Diese Bemerkung hat Bellarmin viel Lob von den Wissenschaftstheoretikern des 20. Jahrhunderts eingebracht. Paul Feyerabend zitiert mit Zustimmung: «Schon um die Jahrhundertwende hatte der Wissenschaftshistoriker und Chemiker Duhem behauptet: Die Logik war auf der Seite des ... Bellarmin und nicht auf der Seite ... Galileis. Nur der erste hatte die experimentelle Methode begriffen...» (Paul Feyerabend: *Wider den Methodenzwang*. Frankfurt, 1975; 217)

Aus Mangel an Beweisen

Als Galilei 1616 von Bellarmin ermahnt wurde, bis zu einem realen Beweis nur hypothetisch zu sprechen, war der Kardinal im Recht. Wie sehr, wurde allerdings erst 16 Jahre später klar. Seinen Donnerschlag hatte Galilei sich für den vierten und letzten Tag des *Dialogo* von 1632 aufgehoben: «Ist der Erdball unbeweglich, so kann von Natur aus keine Ebbe und Flut stattfinden; gibt man ihm aber die Bewegungen, die ihm ohnehin zugeschrieben werden, so muss das Meer ganz in der den Beobachtungen entsprechenden Weise der Ebbe und Flut unterliegen.» Diese Erklärung der Gezeiten ist falsch, doch Galilei hält sie für sein bestes Argument. In der Tat wird eine Wanne mit Wasser anfangs ins Schaukeln gebracht. Doch bei gleichmässiger Bewegung kommt die Oberfläche später ganz zur Ruhe. Man

sieht, wie sehr der Meister der physikalischen Bewegung hier in Beweisnot war.

Grosse Fragen

Inhaltlich hat Galilei bei der Erdbewegung natürlich recht, die Erde läuft wegen der viel grösseren Masse 300'000 mal mehr um die Sonne als die Sonne um die Erde. Methodisch allerdings war Bellarmin im Recht, da er von Galilei echte wissenschaftliche Beweise verlangte, die dieser bis zum Schluss nicht lieferte. Die Vorkämpfer um die wissenschaftliche und die religiöse Wahrheit konnten im Falle Galilei noch gerade miteinander reden. Die Frage zwischen ihnen war: Wie weit reicht der wissenschaftliche Zugriff, wie weit lässt sich die Natur ergreifen? Aber auch: Wie weit hat die Religion recht, nach der nicht alle Wirklichkeit nur Natur ist? Wie weit ist der Mensch ergriffen von einer Wirklichkeit, die sich in der Schöpfung Gottes und in seiner Offenbarung zeigt? Bellarmin und Galilei rangen in der Tiefe um die Frage: Wie weit kann ich die Wirklichkeit ergreifen? Wie weit bin ich selbst von ihr ergriffen? Um diese Frage ging es vor 400 Jahren zwischen Rom und Florenz. ■

Dieter Hattrup ist Gastprofessor am Departement für Glaubens- und Religionswissenschaft, Philosophie.
dieter.hattrup@t-online.de

Wenn die Erde Feuer speit

Italien brodelt wie kein zweites Land Europas. Die noch aktiven Vulkane im südlichen Teil des Landes und erfreuen sich gar einer gewissen Beliebtheit – sowohl in der Bevölkerung wie auch unter Forschenden. Bernard Grobéty

Aimé et craint: le Stromboli

Les collines euganéennes près de Padoue, le Mont Albain dans le Latium ou le Mont Vultur en Basilicate: tous sont les témoins d'une activité volcanique, aujourd'hui éteinte, dans la moitié nord de l'Italie. Dans le sud du pays en revanche, les centres volcaniques actifs sont tout sauf muets. A côté de l'Etna et du Stromboli, de nombreuses éruptions du Vésuve, de Vulcano, ainsi que des puy situés sur Ischia, Pantelleria et dans les champs Phlégréens (Naples) ont été enregistrées ces cent dernières années. De par son activité continue, la star des volcans d'Italie du sud est indubitablement le Stromboli. Ses éruptions fiables, son accès facilité et sa connexion continue aux appareils de mesure de l'Istituto Nazionale di Geofisica e Vulcanologia (INGV) ont fait de ce volcan la destination favorite de tous les vulcanologues.

Der Süden Italiens hat ihn vor sich, den afrikanischen Kontinent, welcher sich relativ zum europäischen Kontinent nach Norden bewegt. Die unausweichliche Kollision der beiden Kontinentalplatten ist die Ursache für die vulkanische und seismische Aktivität, die vom Friaul bis nach Sizilien zu beobachten ist. Teile der afrikanischen Platte werden bei der Kollision unter die Europäische Platte geschoben (Subduktion) und die Reibung zwischen beiden Platten führt zum Aufbau mechanischer Spannungen. Der regelmässige, plötzliche Abbau dieser Spannungen ist die Ursache der immer wiederkehrenden Erdbeben, welche ganz Italien heimsuchen. Die Subduktion ist auch verantwortlich für den Vulkanismus. Die abtauchende Platte wird mit zunehmender Tiefe aufgeheizt, bis sie schliesslich teilweise aufschmilzt. Die dabei entstehenden Magmen steigen auf und eruptieren an der Oberfläche. Die Euganeischen Hügel bei Padua (letzter Ausbruch vor 25 Millionen Jahren), die Albaner Berge im Latium (letzter Ausbruch: unbekannt) oder der Monte Vulture in der Basilikata (letzter Ausbruch vor 40'000 Jahren) sind Zeugen der heute erloschenen vulkanischen Aktivität in der nördlichen Hälfte Italiens. Die heute noch aktiven Vulkanzentren sind im Süden des Landes anzutreffen.

Geben und Nehmen

Die Ansichten Aristoteles über die andauernden Ausbrüche von Stromboli und Ätna, welche er als Beweis für die Existenz von «Winden im inneren der Erde» ansah, sowie der erste schriftliche Augenzeugenbericht eines Vulkanausbruchs durch Plinius dem Jüngeren, welcher die katastrophale Eruption des Vesuvus 79 n. Chr. von einem Schiff mitverfolgte, werden mitunter als Geburts-

stunden der Vulkanologie angesehen. Neben Ätna und Stromboli sind im letzten Jahrtausend auch Ausbrüche des Vesuvus, Vulcanos sowie von Vulkankegeln auf Ischia, Pantelleria und in den Flegräischen Feldern (Neapel) registriert worden. Diese andauernde Aktivität hat zu einer undramatischen Beziehung der Bewohner zu ihren Vulkanen geführt. Der Vulkan gibt und nimmt. Die Schäden, welche durch Ausbrüche entstehen, werden durch die fruchtbare Erde, welche aus den Laven entsteht, mehr als wettgemacht. In der Gegend von Neapel, aber auch auf Vulcano, ist diese Beziehung etwas zu entspannt geworden. Grosse Gebiete an den Hängen des Vesuvus sind illegal verbaut worden. Umfragen haben gezeigt, dass sich viele Bewohner dieser Gebäude ganz und gar nicht über die Gefahr bewusst sind, der sie ausgesetzt sind. Ein Besuch Pompeji's führt einem drastisch vor Augen, was ein plinianischer Ausbruch des Vesuv's anrichten kann.

Wertvolles Feld für die Forschung

Eine besondere Stellung unter den süditalienischen Vulkanen nimmt wegen seiner kontinuierlichen Aktivität der Stromboli (Strongylé, altgriechisch Στρογγυλή, die runde Insel) ein. Der Vulkan, welcher 926m über den Meeresspiegel herausragt, gehört zum Aeolischen Archipel, das unweit der Nordküste Siziliens im Tyrrhenischen Meer liegt. Alle Inseln sind vulkanischen Ursprungs. In historischer Zeit waren neben dem Stromboli, noch Lipari, Vulcano und Panarea aktiv. Heute sind allerdings auf diesen Inseln nur noch Gasemissionen zu beobachten. Die westlichen Inseln Alicudi, Filicudi und Salina hatten ihre letzten Ausbrüche vor 20'000 bis 30'000 Jahren. Die Aktivität, welche zur Bildung des Strombolis führte begann vor ►



ungefähr 100'000 Jahren. Der erste Vulkankegel brach vor 10'000 Jahren in sich ein, und in der resultierenden Caldera bildete sich der heutige Vulkan, der sich 2000m über den Meeresboden erhebt. Der Vulkankegel des Stromboli ist ungewöhnlich steil. Flankeneinstürze und die damit verbundene Auslösung von Tsunamis stellen mitunter die grösste Gefahr dar, welche den zwei Dörfern der Insel, Stromboli und Ginostra, von Seiten des Vulkans droht. Ein solcher Flanken-einbruch hat auch zur Bildung der Sciara del Fuoco geführt, dem markanten Graben, welcher die Nordwestflanke des Vulkans durchzieht. Der heutige Krater, nordwestlich des Hauptgipfels gelegen, enthält sechs aktive Schlote, die mit grosser Zuverlässigkeit alle 20 bis 30 Minuten eine 100 bis 200m hohe Asche- und Schlackenfontäne austossen. Diese milde, strombolianisch genannte Aktivität hat bereits vor über eintausend Jahren angefangen. Der sichere Aufstieg über die Nordostflanke erlaubt es auch Touristen, allerdings nur unter Führung, dieses Spektakel aus allernächster Nähe zu betrachten. Von Zeit zu Zeit, wie z.B. im Jahr 2003, erfolgen auch heftigere Eruptionen, bei denen es zur Bildung von Lavaströmen kommt. Sowohl die regelmässige Aktivität wie auch der einfache Zugang machen den Stromboli auch für die Vulkanologen zu einem bevorzugten Ziel – zumal der italienische Zivilschutz und das Istituto Nazionale di Geofisica e Vulcanologia INGV den Vulkan mit einem dichten Netz an Messgeräten überzogen haben. Die seismische Aktivität, die Gasemissionen (SO_2 und CO_2), die Verformung des Vulkans, die akustischen Emissionen sowie die thermische Abstrahlung werden kontinuierlich registriert (über 60 Messinstrumente). Dieses ausgezeichnete Beobachtungsnetz ist eine wertvolle Grundlage um spezifische vulkanologische Fragestellungen anzugehen.

Heisser Ausbruch, kühle Temperaturen

Cedric Botter und Mario Meier, zwei Mitglieder unserer Arbeitsgruppe, untersuchen im Rahmen ihrer Doktoratsprojekte die Zusammensetzung und Menge der vom Vulkan emittierten Gase und Feinpartikel. Für die Feldarbeit steht uns die Infrastruktur des INGV zur Verfügung. Als dem INGV angeschlossene Forscher haben wir zudem das

Privileg uns auf dem Vulkan frei bewegen zu können. Ein wichtiger Bestandteil vulkanischer Gase ist Schwefeldioxid (SO_2), welches in der Atmosphäre mit Wasser reagiert und Schwefelsäuretröpfchen bildet (H_2SO_4). Schwefelsäure reflektiert einen Teil der kurzwelligen Sonnenstrahlung zurück ins All, was zu einer Abkühlung der Atmosphäre führt. Einen ähnlichen Effekt haben auch feinste Gesteinspartikel (Vulkanasche), die aus der ausgeworfenen Lava gebildet werden. Grosse Vulkanausbrüche, wie die Eruption des Mt. Pinatubo (20 Millionen Tonnen SO_2), führen entsprechend zu einer Absenkung der globalen Temperatur von 0.2-0.5°C während einer Zeitspanne von ein bis drei Jahren nach dem Ausbruch. Ein erstes Resultat unserer Untersuchungen ist, dass nicht das gesamte primäre SO_2 in Schwefelsäure umgewandelt wird, sondern das ein beträchtlicher Teil davon mit Alkalien reagiert und als feste Alkalisulfatpartikel in die Atmosphäre emittiert wird. SO_2 -Emissionswerte, die mit Hilfe des ursprünglichen Schwefelgehalts des Magmas berechnet worden sind, könnten sich daher als zu hoch herausstellen. ■

Naissance d'une langue

Toute transition exige un temps d'adaptation. Entre le latin et l'italien, en passe de devenir moderne, les écrivains du XVI^e siècle adoptent des structures qu'ils appliquent à la langue vulgaire. Sandra Clerc

Die Sprache des Volkes

Der Übergang vom Lateinischen ins Italienische geschah nicht von heute auf morgen. Vielmehr vollzog er sich in Etappen: Zuerst passten die Schriftsteller die Struktur des Lateinischen an und schufen damit das sogenannte Vulgärlatein, die Sprache des Volkes. Dieser Übergang kann problemlos nachvollzogen werden anhand von Briefsammlungen, die an sich eine eigene Literaturgattung bilden. Im XVI. Jahrhundert dann sorgte der venezianische Autor Pierre Arétin für Furore indem er einen Briefroman vollumfänglich in «Vulgärlatein» publizierte. Zu den Hauptproblemen dieser Sprachentwicklung gehörte das Fehlen einer einheitlichen Sprache: Die Gelehrten waren nicht in der Lage, sich auf einen zu bevorzugenden Dialekt zu einigen. Ein hervorragendes Beispiel dafür findet sich in den Briefsammlungen von Francesco Ciceri, einem Tessiner Rhetorikprofessor, der für sachliche Argumentationen das Lateinische verwendete, intimere Aussagen aber in der Sprache des Volkes verfasste. Erst 1525 war auch Italien soweit, eine eigene literarische Sprache vorweisen zu können.

Au mois de janvier 1538, à Venise, une révolution a lieu: Pierre Arétin, écrivain à la fois admiré et controversé, décide de publier un recueil de ses lettres privées, écrites en langue «vulgaire» (c'est à dire dans «la langue du peuple», en *italien*). A première vue, ce choix pourrait paraître anodin, car l'écriture épistolaire profite, tout au long des siècles, d'une tradition prestigieuse. Les recueils de lettres de Cicéron, redécouverts en 1345 par Pétrarque à la Bibliothèque Capitulaire de Vérone, représentent le modèle le plus célèbre de tous les temps et constituent un point de repère fondamental pour le genre. Par la suite, c'est encore Pétrarque qui, en réunissant ses lettres privées, donne l'exemple, suivi par les humanistes du XIV^e et du XV^e siècle. Mais la langue utilisée, la langue de la culture, est toujours le latin.

Des lettres en «langue vulgaire»

En 1538, l'opération éditoriale de l'Arétin n'en est qu'à ses débuts, avec l'impression du premier livre *De le lettere di m[esser] Pietro Aretino* par l'amî Francesco Marcolini, qui connaîtra plusieurs réimpressions. Au total, six livres de lettres sont publiés; le dernier, posthume, en 1557. En 1551-1552, paraissent également deux livres de missives adressées au même Arétin. C'est la naissance d'un nouveau genre littéraire, qui remportera un succès extraordinaire: le «livre de lettres en langue vulgaire». En effet, les volumes de l'Arétin, qui offrent un premier modèle pour la nouvelle épistolographie, témoignent du changement de perception à l'égard des recueils de lettres. Ces derniers ne sont plus seulement l'occasion de tracer le bilan d'une biographie illustre, mais deviennent

également un moyen pour l'auteur d'exprimer ses idées en temps réel, un *médium* du militantisme. Déjà de son vivant, Arétin est l'un des citoyens les plus connus d'Europe à titre privé, et ceci justement grâce à ses lettres. A cet effet, le choix de la langue italienne se révèle d'une importance capitale. Par la suite, de nombreux recueils de lettres en italien (d'un même auteur ou écrites par plusieurs personnes) sont publiés, ainsi que des «formulaire» qui expliquent les règles de composition des textes de correspondance.

Italien langue littéraire

Le choix opéré par Pierre Arétin d'écrire ses lettres dans la «nouvelle langue» atteste de la grande attention que cet auteur prête au changement culturel en cours dans la première moitié du XVI^e siècle. Les débats des humanistes concernant la possibilité d'élever la langue vulgaire au statut d'une langue de culture en la mettant au même niveau que le latin étaient fréquents jusqu'alors. Un des problèmes majeurs est l'absence d'une langue italienne unifiée par-delà les dialectes et idiomes régionaux; même les lettrés qui soutiennent la nécessité de promouvoir la «nouvelle langue» ne peuvent s'accorder sur laquelle privilégier. Ces disputes sont presque totalement étouffées par la publication, en 1525, d'un ouvrage fondamental pour l'histoire de la langue italienne: *Prose della volgar lingua* (*Proses sur la langue vulgaire*) de Pietro Bembo. A partir de cette date, l'Italie a sa propre langue littéraire, avec ses règles et ses modèles. En peu de temps, l'italien gagne en force face au latin en conquérant de nouveaux espaces d'expression, comme le montrent les recueils d'Arétin. La langue ►

vulgaire n'est plus utilisée seulement par les gens qui ne maîtrisent pas le latin, mais aussi par les érudits.

Entre langue classique et vulgaire

Un exemple très représentatif de ce phénomène est donné par les lettres de Francesco Ciceri (Lugano 1527 – Milan 1596), dont la magnifique bibliothèque (raison de sa renommée) est aujourd'hui conservée à la Biblioteca Ambrosiana de Milan. Après avoir été enseignant à Lugano et à Milan, où il s'était formé sous l'égide du célèbre humaniste Marco Antonio Maioragio, Ciceri est nommé professeur public de rhétorique latine dans la capitale lombarde en 1561. Ses lettres – presque un millier au total –, qu'il a lui-même rassemblées, couvrent cinquante ans de sa vie, de 1544 à 1594. Ces écrits montrent les contacts que Ciceri entretenait avec l'élite culturelle et politique italienne, mais aussi avec le Nord des Alpes, notamment avec l'imprimeur Johannes Herbst, dit Oporinus. L'auteur élabore deux recueils : un pour les lettres latines, dont le manuscrit a été perdu (les textes avaient toutefois été édités par Pompeo Casati en 1782), l'autre pour celles en langue vulgaire (aujourd'hui, manuscrit 665 de la Biblioteca Trivulziana de Milan). Deux langues, deux recueils, mais pas forcément des thématiques et des destinataires différents. Dans la majorité des cas, Ciceri écrit à une même personne

en utilisant toujours la même langue, soit l'italien soit le latin ; avec une quarantaine de personnes (sur un total de 316 avec lesquelles il correspond), il change toutefois de langue selon le besoin. Le latin est normalement privilégié pour véhiculer un message important, traiter d'un argument érudit, ou encore souligner une occasion particulière, mais parfois Ciceri lui-même ne semble pas savoir pourquoi il préfère utiliser une langue plutôt que l'autre. Dans une lettre à un ami, il écrit : «*Quod has literas Latinis quibus possum verbis scribam non est quod mireris: nam ita tecum agere constitui, ut si quando ad te scribere opus sit, id nunc Latino, nunc Vulgari sermone faciam; ita enim fore spero ut nostrarum nugarum taedium aliquantulum minuatur*» (*Tu ne dois pas t'émerveiller que cette lettre soit*

écrite, si bien que j'ai pu le faire, en latin: en effet, j'ai décidé de procéder ainsi avec toi, de manière que, quand il me faudra t'écrire, je le ferai parfois en latin, parfois en langue vulgaire; de sorte que, j'espère, l'ennui de nos balivernes en soit amoindri).

Un changement au fil des ans

Ce qui frappe en analysant la distribution chronologique des textes par rapport à leur langue d'écriture est que les lettres latines sont beaucoup plus fréquentes au début de l'activité épistolaire de Ciceri ; en effet, l'écriture en langue vulgaire ne commence pas avant 1546, quand il a déjà composé presque une centaine de missives. Il faut aussi noter que Ciceri écrit la moitié de ses lettres entre 1544 et 1555, et que, dans ce laps de temps, la moitié des textes est en latin. Après cette date, le nombre des écrits en langue vulgaire augmente visiblement et rapidement, tandis que le latin est utilisé seulement dans des cas particuliers. L'influence que les recueils de lettres en langue vulgaire ont eue sur Ciceri est témoignée dans la première lettre qu'il écrit en italien, dans laquelle il mentionne explicitement deux «livres de lettres». Ciceri suit donc l'exemple d'autres «professionnels» des langues anciennes qui choisissent ce mode d'écriture pour la communication épistolaire et participe ainsi à l'affirmation de l'italien en tant que langue de culture et de littérature internationale. ■

Pour aller plus loin

> Clerc, S., *Francesco Ciceri. Epistole e lettere di un umanista e bibliofilo tra Lugano e Milano nel secondo Cinquecento*. Thèse de doctorat présentée à la Faculté des lettres de l'Université de Fribourg, 2012; à paraître chez *Testi per la Storia della cultura della Svizzera italiana*, Bellinzona, Edizioni dello Stato del Cantone Ticino.

> Braidà, L., *Libri di lettere: Le raccolte epistolari del Cinquecento tra inquietudini religiose e buon volgare*, Roma, Laterza, 2009.

Sandra Clerc, ancienne assistante au Département de langues et littératures, Domaine italien, vient de soutenir sa thèse de doctorat. sandra.clerc@unifr.ch



Viel Geschichte und grosse Gefühle

Der italienische Film der Nachkriegszeit illustriert die Geschichte: Er erzählt von konfliktreichen Beziehungen, widerspiegelt Armut wie Reichtum und veranschaulicht eindrucksvoll das Leben und Leiden der Leute. Louis Bosshart

L'Histoire sur grand écran

Roberto Rossellini, Vittorio De Sica, Luchino Visconti et, bien sûr, Federico Fellini: les réalisateurs de l'Italie d'après-guerre font partie des meilleurs historiographes du pays. Le film «Roma, città aperta» de Rossellini raconte la libération de l'Italie et relate les expériences vécues sous l'occupation. Dans son «Ladri di biciclette», Vittorio De Sica parle de la survie après la guerre, de la difficulté de trouver du travail. La recherche de la bicyclette volée symbolise les problèmes sociaux et politiques de l'Italie de cette époque. «La terra trema» de Luchino Visconti est une adaptation libre du roman de Giovanni Verga «I Malavoglia» (1881). Le film raconte l'histoire d'une famille de pêcheurs sicilienne qui lutte contre la pauvreté et l'exploitation et, ce faisant, véhicule l'idéologie d'Antonio Gramsci, le fondateur du Parti communiste italien. «La dolce vita» de Fellini se situe aux antipodes de la vie misérable de Rocco et ses frères présentée dans le film «Rocco e i suoi fratelli» de Visconti. L'aristocratie, les nouveaux riches et les personnalités importantes sont dans une déchéance aigüe. La modernisation, l'industrialisation et la société de consommation s'orientent vers de nouvelles valeurs. La modernité est marquée par l'absurdité.

«Roma, città aperta» (1945, Roberto Rossellini): Am 29. April 1945 ergaben sich die deutschen Truppen im nördlichen Teil Italiens den alliierten Streitkräften. Italien war von Sizilien bis zu den Alpen befreit. Okkupanten und Faschisten («Soziale Republik») waren nach fast einem Vierteljahrhundert faschistischer Macht und fünfjährigem Krieg und Besetzung der Freiheit gewichen. Kommunisten und Katholiken hatten sich gemeinsam für die Befreiung Italiens eingesetzt. Rom als «offene Stadt» war nicht umkämpft und wurde nicht bombardiert. Vor der Kapitulation waren die Okkupationsstruppen aber Herr über Leben und Tod. In «Roma, città aperta» werden die Erlebnisse der Okkupationszeit verarbeitet. Rossellini: «Es ist ein Film über die Angst, ein Film über die Furcht aller, aber ganz besonders meiner eigenen.» Der Film zeigt den Schritt von der Überwindung der Furcht zum Willen, zum Kampf und zum Sieg. Es ist ein Film des Widerstandes. Übergang vom Krieg und von der Diktatur zur Demokratie und den damit verbundenen Hoffnungen, Illusionen und Ungewissheiten. Der Schmerz soll der Hoffnung weichen. Frauen räumen die von Männern ruinierte Welt auf. Kinder sind die Hoffnungsträger des gesellschaftlichen Fortschrittes.

Harter Kampf ums Überleben

Der Friede ist wieder hergestellt. Doch zum Überleben brauchen die Menschen Arbeit. Davon handelt der nächste Film. «Ladri di biciclette» (1948, Vittorio De Sica): Seit zwei Jahren ist Antonio Ricci arbeitslos. Sein Sohn Bruno ist der einzige in der Familie, der Arbeit hat. Eines Tages stellt sich eine glückliche Wende ein. Antonio wird eine Arbeit als Plakat-Anschläger angeboten. Für diese Arbeit braucht er aber ein Fahrrad. Die

Frau Maria verpfändet daraufhin Bettlaken, um mit dem Geld das Fahrrad ihres Mannes bei der Pfandleihe auszulösen. Das Glück dauert nicht lange, denn schon am ersten Arbeitstag wird das Fahrrad gestohlen. Es beginnt für Antonio und Bruno die grosse Suche nach dem gestohlenen Fahrrad, eine Suche, welche die sozialen und politischen Probleme Italiens zu dieser Zeit eindrücklich widerspiegelt. Die Suche ist ein Gang durch das Labyrinth der Stadt Rom und seiner Institutionen. Polizei, Kirche, Gewerkschaften sind alle machtlos. Die Mitleidlosigkeit, die Fremdheit der Welt, die Einsamkeit und Verlorenheit des Individuums in einer indifferenten Umwelt werden offensichtlich. Es wird Kritik geübt an der Gesellschaft, am organisierten Verbrechen, am Zerfall der Werte (nach dem Krieg) und der Ausbeutung der Arbeiterklasse. Diese Kritik weitet sich in den nächsten zwei Filmen in den Süden und in den Norden Italiens aus.

«La terra trema» (1948, Luchino Visconti): In diesem Film wird eine latente marxistische Weltanschauung vertreten. Es handelt sich um eine freie Adaption des Romans von Giovanni Verga: «I Malavoglia» (1881). Die Geschichte erzählt die Kämpfe einer sizilianischen Fischerfamilie gegen Armut und Ausbeutung. Gedankengut von Antonio Gramsci, dem Gründer der kommunistischen Partei Italiens, kommt offensichtlich zum Vorschein. Die Revolte gegen ausbeuterische Grosshändler vereinigt die fischenden Proletarier.

Nicht alles Gold, was glänzt

Von den hoffnungslosen Zuständen im modernen Mailand des 20. Jahrhunderts handelt «Rocco e i suoi fratelli» (1960, Luchino Visconti). Auch dieser Film spielt sich im Arbeitermilieu ab. Nach dem Tod ihres

Mannes zieht die Witwe Rosaria Parondi mit ihren vier Söhnen aus Süditalien nach Mailand, wo der älteste Sohn schon längere Zeit lebt. Sie hofft dort Arbeit zu finden und wünscht sich für ihre Söhne eine bessere Zukunft. Die Grundthematik des Films ist der Zerfall der kleinbürgerlichen, traditionellen Familie in einer industriellen Grossstadt. Die urbane Welt und der Kapitalismus führen zu einer Individualisierung der Menschen, deren Zusammenhalt allmählich zerbricht. Pflichten gegenüber den Eltern werden in Frage gestellt. Das süditalienische Ideal einer Familie ist stark gefährdet. In den 60er Jahren zogen viele Menschen aus Süditalien in den Norden, getrieben vom Wunsch nach einem besseren Leben: «es gibt Arbeit für uns alle!» Die Realität sieht anders aus. Das unqualifizierte Subproletariat wird auch hier ausgebeutet. Den Migranten schlägt Fremdenfeindlichkeit und Diskriminierung entgegen. Sie werden an die Peripherie in trostlose Mietkasernen abgedrängt. Es bleibt nur noch die Wahl zwischen Armut in der Heimat oder Heimweh in der Fremde. Die Nord-Süd-Disparität verschärft sich mit dem Wirtschaftsboom und der Agrarkrise ab den 1950er Jahren.

Armut betrifft die Unterschicht. Die Oberschicht (Aristokratie und High-Society) genießt das Leben in vollen Zügen, bis zum Exzess. Eine Art Kontrapunkt zur Geschichte des tristen Lebens von Rocco und seinen Brüdern bildet «La dolce vita» (1960, Federico Fellini). Marcello ist Klatschreporter und interessiert sich für das dekadente Treiben der Römer High-Society. Zu Beginn ist er Beobachter, danach wird er mehr und mehr Teil der Glamour-Welt. Er entsagt zunehmend den bürgerlichen und moralischen Werten der Gesellschaft. Er trennt sich von seiner Verlobten, die bürgerliche Werte vertritt. Er ist nicht mehr aussenstehender Beobachter, sondern Teil der dekadenten Gesellschaft. Die Orientierungslosigkeit dieser Gesellschaft zeigt sich in der Darstellung der Frau, die Geliebte, Tochter, Schwester, Mutter, Ehefrau, Heilige und Hure gleichzeitig sein kann und will. Aristokratie, Neureiche und Prominenz leiden an akuter Verwahrlosung. Modernisierung, Industrialisierung und Konsumgesellschaft orientieren sich an neuen Werten. Rauschhaftes Leben kommt

vor den existenziellen Fragen des Lebens. Die Moderne ist gekennzeichnet durch Sinnlosigkeit.

Neue Probleme

Nun gibt es Arbeit für viele. Doch die fortschreitende Industrialisierung schafft neue Probleme: Umweltverschmutzung, Lärm, Gifte und ausbleibende Zukunftsperspektiven. Von Industrie, Vergiftung und Auswanderung handelt denn auch der Film «Il deserto rosso» (1964, Michelangelo Antonioni): Giuliana, eine junge Ehefrau und Mutter gerät nach einem Selbstmordversuch – nach aussen als Autounfall getarnt – in eine neurotische Identitätskrise und wird von Ängsten und Wahrnehmungsstörungen geplagt. Die verwirrenden Industrielandschaften um Ravenna werden von ihr als Bedrohung wahrgenommen und verwandeln sich in apokalyptische Visionen des Zerfalls. Verzweiflung, Entfremdung und Isolation bilden auch in diesem Film die Grundthematik. Penetranter Lärm, schrille Töne, Schiffs sirenen und Nebelhörner verstärken die durch die Farbgebung initiierte Verunsicherung. Auch hier stellt sich die Frage nach dem Verbleiben (Anpassen) in einer «vergifteten Umwelt» oder dem Weggehen (Emigration nach Patagonien). Die Hauptperson Giuliana formuliert zum Schluss ihrem Sohn gegenüber eine Minimaltechnik des Überlebens: Wenn die Vögel gelernt haben, dass der gelbe Rauch aus den Schloten sie tötet, dann fliegen sie einfach nicht mehr hindurch! Der Chemie-Unfall von Seveso hat im Übrigen erst Jahre später stattgefunden. ■

Die hier vorgestellten Filme wurden alle in der Nachkriegszeit gedreht. Der vorliegende Text basiert u.a. auf Präsentationen, Diskussionen und Beiträgen von Studierenden, die an Seminarien von Re-Kontextualisierung von italienischen Kinofilmen teilgenommen haben. Diese Quellen werden im Text nicht einzeln zitiert, sondern an dieser Stelle gesamthaft verdankt.
lb

Louis Bosshart ist ordentlicher Professor am Departement für Medien- und Kommunikationswissenschaft.
louis.bosshart@unifr.ch

Vielbegehrter Schutzpatron

Was hat das schweizerische Freiburg mit dem italienischen Bari gemeinsam? Beide verehren den Heiligen Nikolaus und zelebrieren dessen Fest am 6. Dezember. Ein Heiliger, der sich ungebrochen grosser Beliebtheit erfreut. Michele Bacci

Saint-Nicolas superstar

Aussi bien en Occident qu'en Orient, tant en milieu catholique que protestant, Saint-Nicolas jouit depuis des siècles d'une popularité inaltérée. Dans de nombreux endroits, il joue le rôle de celui qui arrive de nulle part et apporte des cadeaux; pourtant, son identité en tant qu'évêque catholique, comme c'est le cas dans la tradition d'Amsterdam, est encore reconnue. Au niveau de l'image cependant, on constate parfois une confusion (apparue au cours des 18^e et 19^e siècles) entre St-Nicolas et son féroce compagnon et le Père-Noël allemand ou, plus tard, le Santa Claus américain. L'origine de ces différentes coutumes réside dans la mise en scène publique de l'arrivée de l'évêque de Myre qui, selon les écoles confessionnelles du Moyen-Age a eu lieu la veille de la fête annuelle dédiée à Saint-Nicolas. Cette coutume s'est perpétuée à Fribourg sous la forme que l'on connaît encore aujourd'hui, remaniée par les Jésuites au 16^e siècle. Lors des festivités, Saint-Nicolas est représenté en tant qu'évêque avec une mitre, une crosse et une longue barbe, même si les représentations locales des 15^e et 16^e siècles montrent le plus souvent un prélat glabre.

Die verschiedenen westeuropäischen Kulturen neigen dazu, dem Heiligen Nikolaus nicht nur in den eigentlich religiösen Ausdrucksformen, sondern auch im Bereich der sogenannten Volkskunde einen wichtigen Platz beizumessen; der Kult des Heiligen ist in der ganzen Christenheit tief verwurzelt. Im Osten galt das Grabmal in der lykischen Stadt Myra als Hauptpilgerort, aber der Kult wurde auch im Westen seit den ersten Jahrhunderten weitverbreitet. Rom war im Hochmittelalter der Ausgangspunkt der Verbreitung dieser Verehrung, die sehr schnell die transalpinen Regionen und das deutschsprachige Gebiet erreichte. Der bedeutende Kultort Saint-Nicolas-de-Port in Lothringen spielte ab dem 11. Jahrhundert offensichtlich eine wichtige Rolle in der Förderung des Nikolai-Kultes. Nikolaus wird in der hagiografischen Literatur wiederholt als exemplarischer Bischof gelobpreist. Deswegen schrieben ihm die Künstler die lateinischen Attribute der Bischofswürde zu. Anstelle des byzantinischen Pheloniums und des Homophorions wurde er mit Mitra, Stola und Kasel gekleidet. Zudem neigte Nikolaus dazu, seinen östlichen Bart zu verlieren, weil die westliche Kirche traditionsgemäss der Meinung war, dass sich die Prälaten immer mit einem glatt rasierten Kinn präsentieren sollten. Trotzdem benutzten die Künstler je nachdem unterschiedliche ikonografische Lösungen, vor allem weil die byzantinischen Ikonen, die Nikolaus mit Bart darstellten, im Westen immer als massgebliche Kunstwerke wahrgenommen wurden.

Diener zweier Herren

Würde man eine Verbreitungskarte der Nikolaus-Riten und -Bräuche herstellen, dann würde offensichtlich, dass der Heilige

noch heutzutage nicht nur in katholischen Gebieten, sondern auch in traditionell protestantischen Städten und Regionen beliebt ist. In vielen Orten spielt er die Rolle eines überirdischen Gabenbringers, der normalerweise von einer furchterregenden und tierischen Figur begleitet wird. Es ist erstaunlich, dass dabei seine Identität als katholischer Bischof, beispielsweise in der Amsterdamer Tradition, noch vollständig erkennbar ist. In anderen Kontexten hingegen finden wir eher eine bildliche Kontamination zwischen Nikolaus und seinem wilden Begleiter, die im Laufe des 18. und 19. Jahrhunderts den deutschen Weihnachtsmann und folglich auch den amerikanischen Santa Claus hervorbrachte. Der Ursprung solcher Bräuche liegt allerdings in der öffentlichen Inszenierung der Ankunft des Bischofs von Myra, die in den mittelalterlichen Kirchenschulen am Vorabend des jährlichen Festes Nikolai stattfand. Dieser Brauch überlebte in Fribourg/Freiburg bis heute, in der von den Jesuiten im 16. Jahrhundert bearbeiteten Form. Bei der Feierlichkeit präsentiert sich Nikolaus als ein Bischof mit Tiara, Pastorale und einem langen Bart, obgleich die lokalen Darstellungen aus dem 15. und 16. Jahrhundert ihn regelmässig als einen glatt rasierten Prälaten zeigen.

Apulische Nikolai-Hochburg

Gegenüber den Freiburger und nordeuropäischen Bräuchen ist das Kultphänomen rund um die Nikolai-Basilika in Bari sehr unterschiedlich. Indirekt gilt dies als Bestätigung für die oben genannte Anpassungsfähigkeit des Nikolaus. Als eine Gruppe von vierundsiebzig Seeleuten 1087 die Gebeine des Heiligen von Myra nach der apulischen Stadt überführte, strebte die lokale Gemein-



schaft danach, Bari als den neuen, weltweiten Hauptkultort der Nikolai-Verehrung zu fördern. Zuerst entschieden die Stadteinwohner, trotz der Proteste ihres Bischofs, den Leichnam nicht in der lokalen Kathedrale, sondern in einem eigens dafür errichteten Heiligtum zu begraben, das in der Nähe des Meers innerhalb einer gemauerten Hochburg lag. Zweitens fühlten sie, dass es wichtig sei, eine wirksame Raumausstattung zu erarbeiten, die das Gefühl der ortsgebundenen Heiligkeit erregen könne. Über dem Begräbnisort wurde eine romanische Kirche erbaut, die als majestätischer Rahmen um das eigentliche Heiligtum diente. Die Reliquien wurden, wie schon in Myra, unzugänglich gemacht, indem sie in der dunklen Krypta in einer unterirdischen, marmornen Struktur unter dem Altar verborgen wurden. Die Pilger steckten den Kopf in eine Öffnung auf der Altarvorderseite und küssten das silberne Siegel des Grabmals. Das Grabmal wird nur zweimal pro Jahr, am 6. Dezember und zu der Gedenkfeier der Translation am 9. Mai, geöffnet, um daraus die wundertätige, als «Manna» bekannte Flüssigkeit zu schöpfen. Das «Manna» wird in Bari, wie schon vorher in Myra, laut der Tradition von den heiligen Gebeinen hervorgebracht.

Das Siegel ist mit einer Darstellung geschmückt, die den byzantinischen Konventionen folgt und den Heiligen ohne Mitra aber mit Bart und Homophorion zeigt. Sehr vermutlich bildet das Siegel eine berühmte Ikone ab, die in der Nähe des Grabmals ausgestellt war. Dasselbe Bild erscheint auch in den metallischen Pilgerzeichen, die in Bari verkauft wurden und die sich bis nach Flandern und Norwegen verbreiteten. Die Assoziation des Begräbnisorts mit einem Heiligenbild verweist auf das ursprüngliche Modell des lykischen Kultorts, wo laut den Texten ein «echtes Porträt» Nikolais als Anhaltspunkt für die kollektive Frömmigkeit diente. Im Laufe der Jahrhunderte wurde der Raum mit weiteren Bildern ergänzt. Es soll uns nicht erstaunen, dass die kostbarsten Geschenke aus Serbien kamen, da die mächtige Dynastie der Nemanja im 14. Jahrhundert eine starke Verehrung für den heiligen Bischof hegte und auch das Schisma zwischen der lateinischen und der griechischen Kirche sie nicht daran hinderte, ihre Andacht aus-

gerechnet vor dem Grabmal des Nikolai zu offenbaren. 1319 ließ der König Milutin den Altar über dem Grab mit einer prunkvollen silbernen Verkleidung bedecken. Wenig später, im Jahr 1325, schickte der Sohn Milutins, Stefan Uroš III. Dečanski, eine monumentale Ikone, welche den Heiligen als lebensgrosse, als griechischer Metropolit gekleidete Figur zeigt.

Verehrter Exot

Dieses Bild wurde zum Hauptobjekt des Kultes in der Basilika und man verstand es spätestens ab dem 16. Jahrhundert als ein leibhaftiges Porträt des Heiligen (*vera effigies Nicolai*). Es ist in einer besonderen spätbyzantinischen Technik gemalt, die eine ziemlich dunkle Färbung des Gesichts des Bischofs bewirkt. Daraus entwickelte sich in Bari die noch heutzutage tief verwurzelte Tradition, laut der Nikolaus dunkelhäutig gewesen sei. Im 18. Jahrhundert wurde eine dreidimensionale Kopie der serbischen Ikone hergestellt, die Nikolaus gleichfalls mit einem dunklen Gesicht darstellt. Die Einwohner haben sich daran gewöhnt und nennen ihren Schutzpatron «den schwarzen Nikolaus». Diese Statue gilt noch heute als Anhaltspunkt der Hauptfeierlichkeiten am 6. Dezember und insbesondere am 9. Mai, wenn die Ankunft des Heiligen aus dem Meer mit einer Bootsprozession inszeniert wird. Und doch bringt Nikolaus in Bari keine Gaben. Er wird von der lokalen Gemeinschaft als einheitsstiftendes Symbol wahrgenommen, von den Seeleuten und den Gebärenden hingegen wird er insbesondere als unfehlbarer Helfer verstanden. Sein Bart und seine dunkle Haut verleihen ihm ein ziemlich exotisches Aussehen: Anders als im Norden bleibt er in Bari ein Ausländer, der allerdings die Fähigkeit besitzt, das Identitätsgefühl der einheimischen Bevölkerung auszulösen und zu verstärken. ■

Weiterführende Literatur

- > Meisen, K., *Nikolauskult und Nikolausbrauch im Abendlande. Eine kultgeographisch-volkskundliche Untersuchung*, L. Schwann, Düsseldorf 1931.
- > Jones, Ch. W., *Saint Nicholas of Myra, Bari, and Manhattan. Biography of a Legend*, University of Chicago Press, Chicago-London 1978.
- > Mezger, W., *Sankt Nikolaus zwischen Kult und Klamauk. Zur Entstehung, Entwicklung und Veränderung der Brauchformen um einen populären Heiligen*, Schwabenverlag, Ostfildern 1993.
- > *San Nicola. Splendori d'arte d'Oriente e d'Occidente*, Ausst.-Kat. (Bari, Castello Svevo, 7. Dez. 2006-6. Mai 2007), hg. v. M. Bacci, Skira, Mailand 2006.
- > Bacci, M., *San Nicola. Il grande taumaturgo*, Laterza, Rom-Bari 2009.

Micchele Bacci ist ordentlicher Professor am Departement für Kunstgeschichte und Archäologie. micchele.bacci@unifr.ch

Verlorene Heimat

Im 9. Jahrhundert geriet Sizilien unter arabische Herrschaft. Überlieferungen zeugen von der Sehnsucht der später vertriebenen Muslime nach ihrer alten Heimat und von den Schwierigkeiten unter dem neuen Zepter. Michèle Steiner

Nostalgie sicilienne

Vers 1060/61 les Normands, sous le règne de Roger I^{er}, s'emparent de Messine et mettent fin à 220 ans de domination arabo-islamique en Sicile. Ce changement radical provoque un exode massif de la population musulmane sous l'impulsion des intellectuels musulmans. Les sources arabo-islamiques de cette époque évoquent les sentiments ambivalents des habitants chassés. Les descriptions géographiques décrivent une île longue de sept jours et large de 4 jours (de marche), dont on vante la fertilité et l'ingénieux système d'irrigation. Al-Idrīsī, géographe de la cour sous le règne de Roger II, donne à la Sicile le surnom affectueux de «perle la plus précieuse de tous les temps». Les poèmes d'Ibn Hamdis, né en Sicile, en parlent tout autrement; ils racontent la colère, la mélancolie et la nostalgie inextinguible pour cette île. De son côté, Ibn Gubair qui visite la Sicile en 1189 pendant le règne de Guillaume II, nourrit l'espoir, au début de son périple, que la Sicile revienne à nouveau entre les mains des musulmans, mais se dit heureux, à la fin de son séjour, de pouvoir quitter cette île déjà trop sous l'influence des «adrateurs de la Croix».

Während rund 220 Jahren stand Sizilien unter arabisch-islamischer Herrschaft. Innere Konflikte führten zu einer Zersplitterung der Macht. In der Folge konnten die normannischen Angriffe ab 1060/61 nicht mehr abgewehrt werden. Der Normanne Roger I. nahm mit der Unterstützung seines Bruders, Robert Guiscard, Messina ein, fortan Schutz- und Ausgangspunkt weiterer Expeditionen. Die muslimische Bevölkerung musste sich mit einer neuen, christlich-normannischen Herrschaft arrangieren. Bereits während der ersten normannischen Eroberungen berichten arabisch-islamische Quellen über die Emigration vieler Muslime von Sizilien nach Ifrīkiya, dem heutigen Tunesien und dem Nordosten Algeriens. Dabei handelte es sich wohl mehrheitlich um die Auswanderung muslimischer Gelehrter, wie Ibn al-Atīr in seiner Chronik ausführte. Die Mehrzahl der Muslime verblieb auf Sizilien, so dass sie weiterhin die Bevölkerungsmehrheit im normannischen Königreich bildeten. Die arabisch-islamische Herrschaftsausübung war indes beendet.

Sieben Tage lang, vier Tage breit

Von diesem Zeitpunkt an ist in verschiedenen arabisch-islamischen Quellengenres die Sehnsucht nach der Mittelmeerinsel Sizilien feststellbar. Zu nennen sind beispielsweise die meist in nüchternem Ton verfassten geographischen Beschreibungen, die sich im Laufe der Zeit kaum veränderten. Häufig wurde von anderen Quellen kopiert und kompiliert, manchmal mit einem Verweis auf den zitierten Autor; vorwiegend ohne. Vor diesem Hintergrund erklären sich die Ähnlichkeiten der Darstellungen Siziliens, die durch die muslimischen Autoren tradiert wurden. Sizilien wurde als sieben Tage lang

und vier Tage breit beschrieben, hauptsächlich aus Gebirge bestehend, wobei vereinzelt Schlösser auszumachen seien. Betont wurde der fruchtbare Boden; von Zitrusfrüchten, Datteln, Feigen, Rohrzucker, Baumwolle und anderem ist die Rede. Bewunderung rief das ausgeklügelte Bewässerungssystem hervor sowie die Produktion von Getreide, die Sizilien zur Kornkammer Nordafrikas machte. Den Höhepunkt erreichten diese geographischen Beschreibungen mit al-Idrīsī, der unter dem normannischen König Roger II. als Hofgeograph arbeitete. Auch al-Idrīsī schrieb über das günstige Klima auf der Insel, bezeichnete die Insel zuweilen als «kostbarste Perle der Zeit». Obwohl sich Sizilien damals bereits fest unter normannischer Herrschaft befand, ist in seinem Werk keine Kritik der normannischen Könige auszumachen. Er lobte gar deren Herrschaft, was angesichts seiner privilegierten Stellung am königlichen Hof kaum überraschen mag.

Selbstverschuldete Niederlage

Im Gegensatz dazu sind die Gedichte von Ibn Hamdis zu interpretieren, der auf Sizilien geboren wurde und dort seine Jugendjahre verbrachte. 1078/1079 emigrierte er nach Spanien, später nach Mahdiya. In seinen Gedichten über Sizilien sind zugleich Wut, Melancholie und eine unüberhörbare Sehnsucht nach seiner verlorenen Heimat auszumachen. Wut dann, wenn er den Verlust der Insel an die Normannen beschreibt, diese in seinen Augen gänzlich ungläubige und raubgierige Bande von Eroberern. Die Schuld, dass Sizilien ihm als Heimatland verloren ging, suchte Ibn Hamdis indes nicht nur bei den Normannen. Vielmehr kritisierte er seine muslimischen Zeitgenossen, die sich zu lange in Sicherheit wähnten und ►

vor der normannischen Gefahr die Augen verschlossen. Während Ibn Hamdīs die Vormachtsstellung betont, welche Sizilien unter arabisch-islamischer Herrschaft innehatte («meine Heimat war glorreich, während das Land der Ungläubigen das Kleid der Angst trug»), formuliert er den Vorwurf, dass seine Zeitgenossen zu wenig für die Verteidigung der Insel unternommen hätten. Der Verlust sei selbstverschuldet, so Ibn Hamdīs. Zu lange sei die Sicherheit als selbstverständlich angesehen und die drohende normannische Gefahr nicht wahrgenommen worden. «O Sizilien, die Zeit hat dich verraten, du warst die Beschützerin der Einwohner während der ganzen Zeit. Und viele Augen schlafen aus Angst nicht mehr, während sie vorher in Sicherheit schliefen.» Die Darstellung Siziliens als verlorenes Paradies verknüpfte er mit der Hoffnung, dass die Insel eines Tages wieder in den Herrschaftsbereich des *dār al-Islām* zurückkehren möge. Im Gegensatz zu al-Idrīsī pries Ibn Hamdīs nie die normannische Herrschaft auf Sizilien an. Unmissverständlich kritisierte er den aktuellen Zustand der Insel, indem er diesem seine nostalgischen Beschreibungen unter arabisch-islamischer Herrschaft gegenüber stellte. Ibn Hamdīs sah seine Heimat durch die Normannen geschändet, stellte sich selbst als ein aus dem Paradies Vertriebener dar. Dabei hielt er die Hoffnung aufrecht, Sizilien wieder in das Haus des Islam zurückzuführen – eine Hoffnung, die auch im Reisebericht von Ibn Ğubair, der im Jahr 1189 während der Herrschaft Wilhelms II. Sizilien bereiste, angesprochen wird, gegen Ende des Berichts jedoch in den Hintergrund tritt.

Ernüchterung

Auf der Rückreise von seiner Mekkapilgerreise geriet das Schiff von Ibn Ğubair, bei Messina in Seenot und landete auf Sizilien. In der Folge weilte dieser während rund vierzehn Wochen auf der Insel und besichtigte dabei neben Messina auch andere Ortschaften. Dem Typus eines Reiseberichts entsprechend, führte Ibn Ğubair, Buch über seine Eindrücke, zeigte sich, in der Tradition seiner Vorgänger, beeindruckt über die Fruchtbarkeit der Insel. Zu seinem Leidwesen war Sizilien jedoch geprägt von «Anbetern des Kreuzes», die «auf ihrem Boden

herumgehen und auf ihrem Land grasen». In seinem Bericht über das normannische Sizilien schwankte er zwischen Offenheit und Bewunderung gegenüber der Politik einerseits und vermischte diesen Eindruck andererseits mit widersprüchlichen Aussagen und Verdammungen gegenüber den normannischen Herrschern. Gerade das Verfluchen der Normannen mutet bei Ibn Ğubair, beinahe gewohnheitsmässig an. Ähnlich verhält es sich mit seinen Aussprüchen, Gott möge diese oder jene Ortschaft auf Sizilien dem Islam und den Muslimen zurückgeben. Während seines Aufenthaltes stand Ibn Ğubair, fast nur mit seinen Glaubensbrüdern in Kontakt und interessierte sich besonders für deren Lebensumstände. Je länger er auf der Insel verweilte, desto düsterer wurden seine Darstellungen. Als er im März 1190 Sizilien verliess, war die Hoffnung, dass Gott das Los der Insel zu Gunsten der Muslime wenden möge, mehr Illusion denn Realität. Zu sehr hatte sich die normannische Herrschaft etabliert, zu zermürbend erschien ihm das alltägliche Leben der Muslime. Seinen Bericht über Sizilien schloss Ibn Ğubair, mit einer trüben Note und dankte Gott, als dieser ihm endlich erlaubte, in See zu stechen um Sizilien zu verlassen. Mit Sizilien unter normannischer Herrschaft verband Ibn Ğubair alles andere als einen Sehnsuchtsort.

Die pessimistische Zukunftsahnung Ibn Ğubairs bewahrheitete sich. Unter Friedrich II. wurden die letzten Muslime von Sizilien auf das italienische Festland nach Lucera umgesiedelt, womit das arabisch-islamische Leben auf Sizilien zumindest vorübergehend ein Ende fand. ■



© Keystone

Repenser l'impôt environnemental

Sandra Daguet, lauréate du Prix de la recherche sur l'environnement, décerné par l'Université de Fribourg, a démontré dans sa thèse la faible efficacité des impôts environnementaux en Suisse et en Europe. Jean-Christophe Emmenegger

Vous êtes la première économiste à recevoir le Prix de la recherche sur l'environnement. L'économie et l'écologie, est-ce compatible ?

A Fribourg, je dois être à peu près la seule à travailler dans le domaine de l'économie environnementale, une branche de l'économie remontant aux années 1970. Littéralement, cette discipline met un prix sur l'environnement. Elle évalue monétairement les dommages causés à l'environnement, avec des analyses coûts-bénéfices référencées, et elle traite des outils permettant de diminuer ces dommages : normes, subventions, impôts, redevances, permis de polluer, etc. Par exemple, si vous voulez construire une route à travers un beau paysage, on essaiera d'évaluer la perte en termes de paysage par rapport au bénéfice de la route. L'économie environnementale est un courant qui ne plaît pas à tous les écologistes, mais il montre que les économistes peuvent aussi se préoccuper de l'environnement. Cette récompense est une belle reconnaissance pour cette discipline.

Votre thèse traite de l'impôt environnemental, qu'est-ce que c'est ?

L'impôt environnemental – aussi appelé taxe pigouvienne – est un des outils enseignés en économie environnementale dans le but de diminuer une pollution. L'exemple le plus connu est la taxe sur le dioxyde de carbone (CO₂). Il est à distinguer de la redevance, par exemple la taxe sur les déchets, quand l'utilisateur paie pour un service et les recettes financent les services de collecte et de traitement. L'impôt environnemental, comme la redevance, est censé améliorer l'environnement. Mais il est incitatif, payé à l'Etat et ne finance pas un service parti-

culier. Théoriquement, c'est un outil très prometteur.

Votre thèse démontre cependant que l'impôt environnemental est largement inefficace.

Oui, car je ne me suis pas contentée d'analyser des modèles théoriques. Je me suis intéressée aux situations concrètes. En résumé, j'ai analysé la mise en œuvre d'une dizaine d'impôts environnementaux existant sur le continent européen, pour voir s'ils atteignaient leurs objectifs en termes d'impact environnemental. Dans la plupart des cas, ce but n'était pas atteint.

Pourquoi ?

Les raisons sont institutionnelles et politiques. L'impôt environnemental n'a pas pu être introduit comme la théorie le préconisait. C'est très difficile de mettre en œuvre un instrument économique théorique dans un système politique complexe. Cela se traduit de différentes manières. J'ai observé que les taux d'imposition pouvaient être inférieurs aux taux théoriques censés amener un changement de comportement, et qu'il pouvait y avoir trop d'exemptions. Parfois, le taux pouvait être très élevé, mais le nombre d'exemptions annulait l'effet de cette mesure, ou le contraire...

Qui est concerné par les exemptions ?

Ces exemptions sont formulées dans les différentes lois des pays et concernent certains secteurs qui ont généralement des lobbys assez puissants pour parvenir à se faire exonérer. Par exemple, le secteur du ciment en Suède, gros émetteur d'oxydes d'azote (NOx), a réussi à se faire complètement exempter. Au final, avec toutes les

exemptions, 8 % seulement des émissions de NOx sont taxés en Suède. En Suisse, dans le cas de la taxe CO₂ sur les combustibles, beaucoup d'entreprises sont exemptées si elles s'engagent à atteindre certains objectifs d'émissions. Cela pose ensuite la question des contrôles, des sanctions, etc.

Concrètement, qu'est-ce qui empêche la mise en œuvre efficace de la taxe sur le CO₂ ?

Les processus de consultation, les discussions au parlement, l'intervention des lobbys et des cantons dans un système fédéraliste comme la Suisse... La loi actuelle sur le CO₂ permet uniquement de taxer le CO₂ émis par des combustibles fossiles classiques. Elle laisse la possibilité optionnelle de taxer les carburants, si les objectifs de diminution des émissions de CO₂ ne sont pas atteints. Or, dans la révision de la loi sur le CO₂ qui entrera en vigueur l'année prochaine, cette option a été supprimée, par crainte d'un référendum qui pourrait survenir. En effet, si les émissions de CO₂ des combustibles ont diminué, celles dues aux carburants ont augmenté par rapport à 1990. Dans ces conditions, les objectifs fixés par la loi sur le CO₂ ne seront vraisemblablement pas atteints.

Une taxe sur le CO₂ des carburants serait-elle efficace ? Celui qui a les moyens paiera de toute façon...

Oui, mais c'est précisément ce qui est souhaité avec les impôts environnementaux. L'agent économique a le choix. Il est seulement incité à agir de façon moins polluante. Cela dit, pour avoir un impact sur les quantités d'émission, il faudrait augmenter très fortement le prix du carburant. Mais il ne suffirait pas d'augmenter. Pour qu'un impôt environnemental soit accepté par la population, il faut pouvoir lui proposer une alternative.

Des exemples ?

Pour un habitant de la Glâne, une taxe CO₂ sur l'essence ne passerait pas, sans une alternative de transports publics efficaces. En l'occurrence, il ressort de ma thèse que le seul impôt environnemental efficace est celui qui taxe les sacs en plastique en Irlande. Cette taxe semble bien acceptée par la population, car on lui laisse le choix entre payer très cher un sac en plastique et lui substituer

le sac en papier ou en tissu. En effet, pour l'acceptabilité d'une taxe, il faut tenir compte du contexte environnemental. Par exemple, la problématique des sacs en plastique est plus aiguë sur des îles ou en bord de mer, où l'écosystème marin est menacé par cette pollution, qu'en Suisse, où les sacs en plastique finissent généralement dans des poubelles et sont traités correctement.

Comment les revenus des impôts environnementaux sont-ils utilisés ?

L'affectation des revenus reste une décision éminemment politique et c'est, en quelque sorte, le problème. Nous sommes dans un contexte de diminution et de non-introduction d'impôt. Le contraire est très impopulaire. Par conséquent, les gouvernements tentent de faire accepter l'impôt environnemental à travers diverses variantes de redistribution de ses recettes.

Faut-il supprimer la plupart des impôts environnementaux qui ne servent à rien ?

Le fait de constater que des impôts environnementaux sont inefficaces ne signifie pas qu'ils ne fonctionneront jamais. Dans le contexte actuel, il est extrêmement difficile d'introduire un nouvel impôt à un taux suffisamment élevé et sans trop d'exemptions. Il faudrait le courage politique. Sinon, en effet, il faudra songer à d'autres mesures. Cela dépend des objectifs que les gouvernements veulent atteindre et des moyens qu'ils se donnent.

Et vous, comment utiliserez-vous les 10'000 francs du Prix de la recherche sur l'environnement ?

Comme je me destine principalement à l'enseignement, et que je connais bien les pays arabes pour y avoir réalisé différents mandats, j'ai le projet de monter des formations en économie environnementale dans des universités en Palestine. Cet argent me permettra peut-être de réaliser une analyse des besoins sur place. J'aimerais que ces formations deviennent pérennes, donc il me faudra trouver d'autres financements et des collaborations avec d'autres professeurs. Et cela me permettra aussi, à titre personnel, de reprendre des cours de langue arabe. ■



Bio express

Sandra Daguet est née à Fribourg. Après une licence en économie politique à l'Université de Fribourg, elle a travaillé trois ans comme économiste et responsable de projets pour Ecosys SA à Genève. En 2008, elle revient à Fribourg pour y entreprendre une thèse au sein de la Chaire de finances publiques du Prof. Bernard Dafflon. Elle a reçu, le 14 novembre dernier, lors du Dies Academicus de l'Université de Fribourg, le Prix de la recherche sur l'environnement d'une valeur de 10'000 francs, pour sa thèse intitulée « Environmental Taxes: Institutions, Implementation and the Use of Revenues ». Décerné tous les deux ans, ce prix est financé par la Société anonyme pour l'incinération des déchets du Canton de Fribourg et de la Broye vaudoise (SAIDEF). jce

Des études de droit en Chine?

Un colloque, organisé par la chaire de droit civil et commercial de l'Université de Fribourg et l'Institute of Law de la Chinese Academy of Social Sciences, s'est tenu fin octobre à Pékin. Rencontre avec deux assistants. Magali Jenny

Dans les dernières décennies, l'influence économique et politique du pays le plus peuplé du monde a pris énormément d'ampleur. Pour la Suisse internationale et orientée vers l'exportation, les relations avec la Chine jouent un rôle toujours plus considérable. C'est pourquoi la Faculté de droit de l'Université de Fribourg, dont l'enseignement et la recherche ont, de tout temps, accordé une grande importance aux questions de droit international, s'intéresse particulièrement à l'Empire du Milieu. A partir du semestre prochain, quelques étudiants auront l'occasion de séjourner dans l'une des facultés de droit les plus renommées de Chine: celle de la East China University of Political Science and Law, à Shanghai. Le programme offre des cours de droit commercial international et chinois et de pratique juridique en anglais, en lien avec le commerce et les investissements en Chine. Des cours de langue et de culture chinoise, ainsi que de communication interculturelle, sont également proposés.

Lors du colloque dans la capitale chinoise, auquel Lisa Aeschmann et Philip Moebius, assistants diplômés au Département de droit privé ont participé, d'importants aspects du droit civil chinois (notamment du droit réel et du droit des obligations), fortement influencés par le droit privé helvétique, ont été discutés. Les conférences ont surtout traité des points communs, des différences et des développements dans des concepts centraux du droit civil.

Représentations officielles et tourisme

A peine remis du décalage horaire, les deux assistants se disent enchantés de leur séjour dans la capitale chinoise. «Nous avons passé dix jours sur place et le programme était chargé, mais nous avons pu profiter un maxi-

mum de cette visite. Nous avons eu l'occasion de découvrir plusieurs universités et de nous entretenir avec des étudiants et des assistants chinois», explique Lisa Aeschmann. Le groupe a commencé sa tournée par la «Beijing University of Chemical Technology», dont l'organisation en a impressionné plus d'un. Le deuxième jour c'était au tour de la «Beijing Foreign Studies University», la «Beiwai», comme on l'appelle en Chine, la plus prestigieuse en matière d'enseignement et de recherche, d'où sont issus la plupart des diplomates du pays. Le troisième jour était réservé à la visite de la «China Foreign Affairs University». Après un passage éclair au «Deutsch – Chinesisch Rechtsinstitut» en fin de semaine, la délégation suisse (composée de neuf étudiants, quatre professeurs, une journaliste et deux avocats) a assisté aux conférences qui se tenaient dans le cadre du colloque sur les liens entre le droit civil suisse et chinois. Les Professeurs H. Stöckli et P. Gauch de l'Université de Fribourg, ainsi que les Professeures A. Rumo-Jungo et S. Emmenegger, qui sont arrivées le mercredi seulement, des juristes d'une étude zurichoise et Brigitte Hürlimann, journaliste spécialisée à la NZZ se sont exprimés en allemand sur les droits civils et le principe de la transparence en Suisse. Autant d'intervenants chinois ont présenté, dans leur langue, la situation dans leur pays. Des traducteurs faisaient le lien entre l'allemand et le chinois.

«Nous n'avons pas eu beaucoup de temps pour faire du tourisme, mais nous n'avons pas manqué de le mettre à profit» raconte Philip Moebius. Des étudiants chinois avaient organisé une visite guidée passionnante de la Cité interdite et un accompagnateur allemand a emmené le groupe sur la Grande Muraille. «Nous avons découvert le Musée National et flâné dans les hutongs, les vieux quartiers

chinois où nous avons eu le temps d'acheter quelques souvenirs. Nous avons même été reçus officiellement à l'ambassade de Suisse pour un apéritif » poursuit Lisa Aeschmann. Et Philip Moebius d'ajouter: «Nous nous déplaçons la plupart du temps en groupe, mais les étudiants et les assistants étaient souvent séparés des professeurs, surtout lors des repas. La hiérarchie est très importante en Chine, un pays très protocolaire...».

Droits civils en Chine

Le but de ce séjour était de renforcer les liens entre les Universités de Fribourg et de Beijing pour favoriser de futurs échanges. Une délégation de professeurs chinois de l'Université de «Beiwai», ayant déjà séjourné à Fribourg l'année dernière, il s'agissait d'entretenir ces premiers contacts. Le Département de droit privé tient beaucoup à ces échanges entre étudiants et collaborateurs de ces deux nations, mais c'est surtout grâce au Prof. Stöckli, qui souhaitait organiser un événement pour marquer les 100 ans du droit des obligations, que les deux assistants se sont retrouvés en Chine. «Pendant que les professeurs assuraient les bons rapports avec leurs collègues chinois, nous étions en contact avec les étudiants et les assistants. Notre rôle consistait à leur expliquer le système politique et juridique suisse; en anglais, heureusement! Ils se sont montrés très intéressés et ils ont posé de nombreuses questions. On voyait bien qu'ils étaient ouverts, mais jusqu'à un certain point. Même s'ils étaient encouragés à échanger avec nous, ils ont volontiers répondu à nos demandes concernant le système juridique, mais impossible d'en apprendre plus sur le système politique. Il n'y a jamais eu de prise de position à ce sujet. Nous ne savons pas si

cela était dû au respect envers l'institution ou à la crainte de représailles. Un peu des deux, peut-être...», avance Lisa Aeschmann. Les questions des étudiants chinois portaient surtout sur le droit suisse ou sur les hobbies de leurs collègues, mais jamais ils n'ont cherché à savoir comment est la vie en Suisse et ils n'ont pas osé aborder des arguments d'un ordre plus privé. L'ambiance était malgré tout détendue et après avoir mangé tous ensemble, il n'était pas rare que les jeunes gens se retrouvent le soir dans un bar pour discuter un peu plus librement, et ce, malgré la barrière de la langue. «C'était difficile de savoir ce que les étudiants chinois pensaient du principe de transparence. Ce thème est lié à la sécurité d'Etat et même s'il existe en Chine, il n'est pas vraiment mis en pratique. Comme c'est un sujet délicat, ils éludaient nos questions et changeaient de propos», raconte Philip Moebius. Pour ne pas les mettre dans l'embarras, les Suisses se sont surtout intéressés au droit civil et aux similitudes et différences entre les deux systèmes; c'est ce qui a contribué à maintenir de bonnes relations.

Echanges interculturels

Même si, personnellement, les deux assistants n'ont pas encore réfléchi à l'éventualité d'un échange dans une université chinoise, cette possibilité n'est pas exclue.

«Nous recommanderions sans hésiter à nos étudiants d'effectuer un séjour en Chine. Il y a tant de choses à apprendre. Le choc culturel, dans le bon sens du terme, ne peut être que bénéfique. Notre séjour a été très agréable et nous en revenons avec le sentiment d'avoir vécu une très bonne expérience, à tous les niveaux» s'exclament-ils, enthousiastes. ■

La délégation fribourgeoise de droit privé en visite à Beijing.



Bio express

Lisa Aeschmann a terminé ses études de droit en juin 2012. Elle travaille actuellement comme assistante diplômée à la chaire de droit civil et commercial de l'Université de Fribourg. Sa thèse de doctorat porte sur le droit des conditions générales.

Philip Moebius a terminé ses études de droit en février 2009. Après avoir effectué un stage et obtenu le brevet d'avocat, il travaille depuis mai 2012 comme assistant à l'Université de Fribourg. Il écrit sa thèse de doctorat en droit des assurances privées.

Positive Erwartungen bringen Glück in die Beziehung

Was erwartet mich heute abend? Diese Frage gehört zum Alltag von Menschen, die in einer Partnerschaft leben. Der Psychologe Dominik Schöbi hat diese Erwartungen in einer Paarbeziehung untersucht. Elsbeth Flüeler

Dominik Schöbi, als Paarpsychologe beschäftigen Sie sich mit der Liebe, einem der ganz grossen Gefühle. Und doch liegt der Fokus Ihrer Forschung auf dem Alltäglichen. Warum?

Es gibt in einer Paarbeziehung ja diese vielen kleinen Momente: eine Berührung vielleicht, ein Blick oder ein kurzer verbaler Austausch, die physische Nähe an sich. Diese Momente sind nun mal alltäglich und gehören nicht zu den markanten Ereignissen, welche die klassische Paarpsychologie gewöhnlich untersucht. Aber die Hinweise verdichten sich, dass genau diese kleinen Momente viele Prozesse und Gefühle in der Paarbeziehung regulieren und persönlich bin ich der Meinung, dass sie für viele Bereiche der Psychologie sogar grundlegend sind.

In Ihrer neusten Studie befassen Sie sich mit den alltäglichen Trennungen in einer Paarbeziehung: Zwei Personen gehen auseinander, um arbeiten zu gehen, Freunde zu treffen, Einkäufe zu erledigen...

... und kommen abends wieder zusammen und interagieren, das heisst, sie tauschen sich auf vielfältigste Weise aus. Und obwohl sich dies tagtäglich wiederholt, wissen die Partner nie genau, was sie beim Wiedersehen erwartet. Dieses Verhältnis zwischen der Erwartung und der Interaktion haben wir untersucht. Wir haben uns die Frage gestellt: Wie ist die Befindlichkeit des Partners oder der Partnerin? Und wie wird die Interaktion verlaufen? In der Paarpsychologie gibt es die eine Theorie, die besagt, dass die optimistische Erwartungshaltung die Interaktion positiv beeinflusst: Je optimistischer ich bin und mich auf den Abend und das Zusammentreffen mit der Partnerin freue, desto grösser ist

die Wahrscheinlichkeit, dass es ein schöner Abend wird und dass es nicht zu Konflikten kommt.

Die Macht des positiven Denkens...

Eine andere Theorie hingegen besagt, dass Spannungen dann entstehen, wenn positive Erwartungen enttäuscht werden. Ich freue mich auf den Abend, doch der Partner kann meine Freude nicht erwidern. Es kommt zu Konflikten.

Da gibt es einen leisen Widerspruch.

Genau. Ein erstes Ziel unserer Untersuchung war, Hinweise auf die Frage zu finden, ob der Optimismus tatsächlich belohnt wird oder ob man mit Vorteil pessimistisch eingestellt ist, damit man keine Enttäuschung erlebt. Konkret: Wirken sich optimistische Erwartungen gut oder schlecht auf die Interaktion aus?

In freudiger Erwartung oder zurückhaltend vom Ärgsten ausgehend: Welche Theorie hat das Rennen gemacht?

Diese erste Frage konnten wir, vereinfacht ausgedrückt, mit «think pink» beantworten. Die positive Kraft des Optimismus, die einen Grossteil der psychischen Gesundheit ausmacht, beeinflusst die Interaktion massgeblich. Hingegen: Wenn sich die Erwartungen nicht erfüllten, führte dies nicht signifikant zu mehr negativen Interaktionen. Die zweite Theorie hat sich also nicht bestätigt.

Aber das Verhalten und die Erwartungen einer Person sind ja zu einem gewissen Grad gegeben, nehme ich an.

Genau. Entsprechend haben wir auch untersucht, wie sich das Verhältnis von

Erwartungen und Interaktion bei Personen mit einer erhöhten *Rejection Sensitivity* verhält, einer erhöhten «Zurückweisungssensitivität» – eine bessere Übersetzung dafür gibt es leider nicht. Zurückweisungssensitive Personen tendieren dazu, ein unerwartetes Verhalten von anderen Personen negativ zu interpretieren, es auf sich selbst beziehen und sich abgelehnt zu fühlen. Umgangssprachlich sagen wir etwa: Eine Person reagiert empfindlich oder überempfindlich. Diese Beschreibung kommt dem Begriff der Zurückweisungssensitivität sehr nahe. Sie ist eine Eigenschaft, die fast alle Menschen besitzen, jedoch mehr oder weniger ausgeprägt und die bei Männern und Frauen gleich häufig vorkommt. Zurückweisungssensitivität hat auch nicht a priori mit einer psychischen Erkrankung zu tun. Bei Menschen, die zu Ängstlichkeit oder Depressionen neigen, kann sie jedoch häufiger und häufiger stärker ausgeprägt sein.

Wie gehen nun zurückweisungssensitive Personen mit Erwartungen und Enttäuschungen um?

Ich hatte eigentlich erwartet, dass Personen mit einer erhöhten Zurückweisungssensitivität weniger gut mit enttäuschten Erwartungen umgehen können. Aber das hat sich so nicht bestätigt. Es zeigte sich aber – und das ist das eigentlich Überraschende der Studie – dass sie von positiven Erwartungen nicht wirklich profitieren können. Sie können zwar optimistische Erwartungen entwickeln. Wenn die Partnerin oder der Partner dann aber tatsächlich fröhlich ist und sich freut, wie erhofft, dann führt dies die zurückweisungssensitive Person drauf zurück, dass der Partner sich mit Freunden getroffen hat oder am Arbeitsplatz alles gut gelaufen ist. Die zurückweisungssensitive Person bezieht die positive Interaktion nicht auf sich selbst und kann nicht darauf aufbauen oder sich darüber freuen. Das Quäntchen Glück, das der Optimismus zusätzlich in die Beziehung hineinbringt, das erfährt sie nicht.

Ein etwas trauriges Resultat. Kann die zurückweisungssensitive Person denn trotzdem eine glückliche Beziehung führen?

Natürlich. Aber wahrscheinlich hat sie in belastenden Situationen etwas mehr Probleme. Denn wegen ihrer Sensitivität wird diese Person Konflikten aus dem Weg gehen und damit die emotionale Erfahrung und Entwicklung in der Partnerschaft einschränken. Es gibt Studien, die zeigen dass solche Beziehungen sich



Plädiert für eine optimistische Erwartungshaltung in der Beziehung: Psychologe Dominik Schöbi.

längerfristig auseinanderleben, weil die negativen Inhalte nicht ausgetauscht werden. Man weiss auch, dass sich Personen mit Zurückweisungssensitivität in Konfliktsituationen viel schlechter benehmen – aggressiver.

Zum Schluss, Dominik Schöbi, welchen Ratschlag würden Sie zurückweisungssensitiven Personen geben?

Freuen Sie sich über die Fröhlichkeit des Partners und lernen Sie, dass dies etwas mit Ihnen zu tun hat. Und umgekehrt: Machen Sie sich nicht für die negative Interaktion verantwortlich, sprechen Sie Ihr Unwohlsein an. Das Problem wird sich meist als Bagatelle erweisen.

Und wie gehen Partner oder Partnerinnen von zurückweisungssensitiven Personen am besten damit um?

Sagen Sie, weshalb Sie verstimmt, nervös oder genervt sind. Bei vielen normal zurückweisungssensitiven Personen reicht dies, um die Situationen zu entschärfen und Missverständnisse aus dem Weg zu räumen. Grundsätzlich aber würde ich sagen – und das gilt auch für zurückweisungssensitive Personen – fährt man mit optimistischen Erwartungen an die Interaktion besser. ■

Dominik Schöbi ist assoziierter Professor und leitet die Arbeitsgruppe für Klinische Familienpsychologie am Departement für Psychologie der Universität Freiburg.

In der Studie wurden 103 Paare während zehn Tagen zu ihren Erwartungen und Interaktionen befragt. Alle befragten Personen gingen einer Erwerbstätigkeit nach. Sie waren im Durchschnitt Mitte bis Ende dreissig und hatten mindestens ein Kind unter acht Jahren. Die Resultate der Studie sind im *Journal of Family Psychology* erschienen. Dominik Schoebi, Meinrad Perrez & Thomas N. Bradbury: *Expectancy Effects on Marital Interaction: Rejection Sensitivity as a Critical Moderator* (2012). *Journal of Family Psychology*.

dominik.schoebi@unifr.ch



Die Frage nach dem Verhältnis Europas zum Islam löst seit den letzten Jahren zahlreiche Debatten in Politik und Gesellschaft aus. Dabei ist diese Diskussion über Gemeinsames und Trennendes keinesfalls neu. In historischer Perspektive stellte sie sich seit dem Mittelalter in Gebieten mit jahrhundertelangen Kontakten zwischen Christen und Muslimen: auf dem Balkan, auf der Iberischen Halbinsel, in Süditalien und Sizilien. Das Nebeneinander, Gegeneinander und Miteinander von Christen und Muslimen in diesen Regionen brachte Vorstellungen eines «Europa» und eines «Islam» hervor, die teilweise noch in die Gegenwart hineinwirken. Die Monographie «Der erinnerte Halbmond» untersucht die Deutungen der islamischen Vergangenheit in Spanien und Portugal im Zeitalter der modernen Nationalstaaten.

Die Iberische Halbinsel war knapp 800 Jahre lang, vom Einfall des Feldherrn Tariq 711 bis zum Fall des letzten muslimischen Königreichs Granada 1492, Schauplatz von Kontakten, Konflikten und Kooperationen zwischen Muslimen und Christen. Doch auch nach dem Ende der physischen Präsenz von Muslimen prägte die islamische Vergangenheit massgeblich die Vorstellungen nationaler Identität. Im 19. und 20. Jahrhundert stellte sie Politiker und Historiker vor eine grosse Herausforderung: Wie konnte diese lange muslimische Präsenz auf dem Territorium des späteren Spanien und Portugal mit Vorstellungen einer katholischen Nation vereinbart werden? Die Suche nach schlüssigen Interpretationen spiegelte sich in Wissenschaft und Unterricht, in Debatten um Baudenkmäler der islamischen Epoche oder in der Gestaltung öffentlicher Feste. Insgesamt gab es höchst unterschiedliche Bewertungen der islamischen Vergangenheit: Während manche Deutungen alles Islamische als «fremd» ablehnten, bewunderten andere das Kulturerbe des muslimischen Mittelalters oder betonten Gemeinsamkeiten zwischen den Religionen. Da beide Länder Kolonialgebiete mit muslimischer Bevölkerung besaßen, gewannen die Fragen nach der Vergangenheit auch eine aktuelle Bedeutung in der Kolonialpolitik.

Anhand von Geschichtsschreibung, Arabischstudien, Architektur, nationaler Mythologie, Festkultur und Kolonialdiskursen analysiert die Studie die vielfältigen und widersprüchlichen Deutungen des «erinnerten Halbmonds» auf der Iberischen Halbinsel. Sie beleuchtet Kontinuitäten und Brüche dieser Interpretationen in den politischen Systemen Monarchie, Republik und Diktatur. Dabei begründet sie, warum sich trotz historischer Ähnlichkeiten in Spanien und Portugal unterschiedliche Vorstellungen und Strategien im Umgang mit der islamischen Vergangenheit herausbildeten. Patricia Hertel

Patricia Hertel
Der erinnerte Halbmond. Islam und Nationalismus auf der Iberischen Halbinsel im 19. und 20. Jahrhundert
 Oldenbourg-Verlag 2012
 ISBN 978-3-486-71661-0

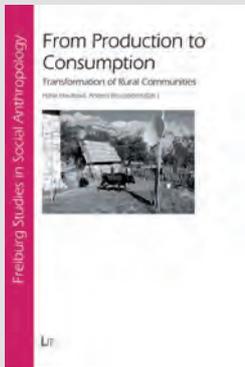


Extrait «Puisque le droit est censé être contraignant et obligatoire, les acteurs politiques peuvent s'appuyer sur lui pour tenter d'influencer le déroulement d'une politique publique. En effet, dire que le droit est une ressource de la politique signifie qu'il est l'instrument de la majorité politique, mais aussi celui de la minorité politique. Des acteurs minorisés (comme ceux qui ne veulent pas le devenir) peuvent instrumentaliser les règles et exploiter ainsi une ressource à leur disposition pour faire valoir leurs intérêts. Ainsi, un «bon politicien» sera celui qui invoquera des règles institutionnelles pour faire obstacle à une politique substantielle qu'il juge inopportune.»

Description Le juge est un acteur jusqu'ici sous-estimé des politiques publiques. Son interprétation de la loi peut avoir des effets très importants sur le déroulement du cycle des politiques publiques. Ce livre se propose de mettre en lumière ces effets. La partie théorique propose d'abord une grille d'analyse des rapports entre le droit et la politique pour mieux décrire le champ d'activité dans lequel le juge évolue. Ensuite, elle formule une théorie explicative du comportement du juge en le présentant comme un acteur essentiellement libre, mais soumis à des contraintes factuelles qui le canalisent. L'analyse de deux cas concrets (la lutte contre le hooliganisme et les naturalisations aux urnes) permet de tester les modèles élaborés dans la partie théorique. Finalement, le juge, parce qu'il contribue au dialogue autour de la norme, est un acteur démocratique essentiel.

Public cible A l'heure où la Suisse envisage d'introduire une juridiction constitutionnelle pleine et entière et où souvent l'intervention du juge est sujette à polémique, ce livre s'adresse à tous ceux qui s'interrogent sur le rôle exact que joue le juge. Yann Grandjean

Yann Grandjean
Le rôle du juge dans le cycle des politiques publiques
 Cahier de l'IDHEAP no 274
 ISBN 978-2-940390-52-6



L'espace rural change, se transforme. On assiste actuellement à l'émergence d'une «ruralité moderne» dans laquelle l'espace rural est sans cesse renégo-cié et reconfiguré. Une multitude de facteurs politiques, socio-économiques, démographiques et environnementaux ont provoqué des changements au sein des communautés rurales. Ceux-ci n'impliquent pas la fin des activités agricoles, mais une profonde mutation vers une utilisation non-agricole de l'espace rural, devenant même prioritaire dans les pays post-industriels. Un acteur important de ce changement est l'industrie touristique, toujours avide de nouveaux terrains et de nouvelles expériences à offrir à ses clients.

Tourisme rural: de l'agriculture au «parc à thème»

La ruralité moderne, caractérisée par l'utilisation de l'espace rural à des fins non-agricoles, est amenée ainsi à diversifier son économie. En d'autres termes, la transformation de l'espace rural se manifeste par une prédominance des intérêts consuméristes sur ceux de la production. Cet espace autrefois exploité pour l'alimentation devient un paysage exploité comme un «parc à thème»: si auparavant on vendait dans les villes la production de l'espace rural, maintenant c'est l'espace lui-même, avec tout ce qu'il comporte d'imaginaire pour les populations citadines, qui est «vendu» et traité comme une marchandise. Ce livre explore et analyse les transformations du milieu rural et les illustre avec différents exemples, la plupart européens, où l'on observe un passage d'un espace de production agricole à un espace de consommation touristique. L'industrie touristique attise, voire crée, un imaginaire rural marqué du sceau de l'authenticité, de la nature et des valeurs traditionnelles. Pour le citadin, l'espace rural (re)devient non seulement romantique, mais aussi une source de bien-être qu'offrent l'air de la campagne, les produits du terroir et un rythme de vie apaisé. L'objectif principal de ce volume est de montrer la diversité des pratiques du développement rural, analysée dans une approche anthropologique. Les articles du présent ouvrage offrent de nouvelles perspectives pour analyser et comprendre l'ouverture de ce monde rural vers le tourisme ainsi que l'impact de celui-ci sur ce monde.

Cette publication reflète l'intérêt relativement nouveau pour la transformation de l'espace rural, provoqué par le déclin des modèles agricoles traditionnels et la recherche de solutions alternatives: une solution possible pourrait être le tourisme. Cependant, il n'existe aucun consensus quant à savoir si le tourisme est un remède ou une malédiction.

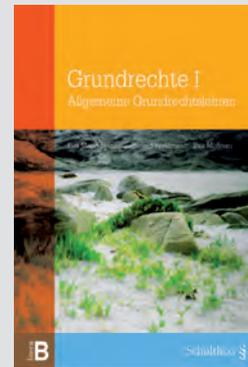
Et en Suisse ?

Bien que ce livre ne touche pas directement l'exemple suisse, nous observons que les paysans suisses sont également encouragés à transformer leurs activités agricoles en une activité de «paysagiste», entendue comme ressource touristique. L'occupation de l'espace rural par les résidences secondaires continue de provoquer de vifs débats: ce livre offre de nouvelles clés de lecture pour ces processus de transformation de cet espace, et ceci également pour notre pays. Eric Bourquard

Hana Horàková, Andrea Boscoboinik

From Production to Consumption

Etudes d'Anthropologie Sociale de l'Université de Fribourg
ISBN 978-3-643-80124-1



Auszug Der Begriff der Grundrechte ist ein schillernder, der in verschiedenen Texten und Kontexten unterschiedlich verwendet wird. Eine präzise und allgemein anerkannte Definition des Begriffs existiert nicht (und ist auch nicht erforderlich). Im Folgenden wird der Begriff Grundrecht so umschrieben, wie er für die schweizerische Bundesverfassung (BV) verwendet wird und für die schweizerische Rechtsordnung von Bedeutung ist: Grundrechte sind von der Verfassung oder von internationalen Menschenrechtskonventionen gewährleistete Garantien, die elementare Aspekte des Menschseins und grundlegende Regeln des Zusammenlebens in der Gemeinschaft schützen, und die den Staat zu Achtung und Schutz verpflichten sowie dem Einzelnen einklagbare Rechte einräumen.

Inhalt Die Grundrechte sind das Fundament des modernen Verfassungsstaats. Der Schutz der Rechte und Freiheiten Einzelner und die Beschränkung staatlicher Macht stehen am Anfang der Entwicklung des Verfassungsrechts und prägen dieses bis in die heutige Zeit. Das vorliegende Lehrbuch beschäftigt sich mit jenen Fragen, welche die Grundrechte im Allgemeinen betreffen und nicht nur für das eine oder andere Grundrecht von Bedeutung sind. Es bildet den ersten Teil einer Reihe zum schweizerischen Verfassungsrecht.

Lesewert Die Lehrbücher sollen Studienanfängerinnen und Studienanfängern den Einstieg ins Verfassungsrecht erleichtern und ihr Verständnis wecken für die teilweise jahrhundertealten Errungenschaften des modernen Verfassungsrechts und für die Herausforderungen, mit denen sich der Verfassungsstaat in Zeiten der Globalisierung und Fragmentierung konfrontiert sieht. Das Buch soll auch jenen von Nutzen sein, die sich länger nicht mehr mit Verfassungsrecht beschäftigt haben und ihre Kenntnisse der Grundrechtslehren auffrischen möchten. Eva Maria Belsler

E. M. Belsler/B. Waldmann/E. Molinari

Grundrechte I

Allgemeine Grundrechtslehren

Schulthess Verlag, 2012

ISBN 978-3-7255-6627-3

Die Suche ist das Ziel

Ein Leben auf der Bühne, unsterblich und intensiv, oder eine akademische Karriere? Die Entscheidung, sich ganz dem Gesang zu verschreiben, ist René Perler nicht ganz leicht gefallen. Bereit hat er sie nie. Claudia Brühlhart

René Perler, wie spannend ist das Leben eines Sängers?

Sehr spannend, natürlich! Es ist tatsächlich sehr abwechslungsreich, kein Tag gleicht dem anderen; keine zwei Konzerte sind genau gleich. Ich komme viel umher, sowohl in der Schweiz wie auch im Ausland, habe das Glück, viele interessante Menschen zu treffen. Aber: Zum Singen gehört auch das Üben, ungleich weniger spannend, und der bisweilen hohe Preis der Selbstständigkeit; ich muss stets aktiv darum bemüht sein, meine Brötchen zu verdienen.

Wie lange gehen Sie schon singend durchs Leben?

Ich habe immer gerne gesungen, schon als Kind. Vor dem Stimmbruch hatte ich einen schönen Bubensopran, was mir im Kinderchor und dann vor allem beim Maiensingen – einer speziellen Freiburger Tradition – so richtig bewusst wurde. Wir zogen beim Maiensingen jeweils zu zweit von Tür zu Tür und sangen zweistimmig – der Erfolg war grandios. Nebst den vielen Komplimenten erhielt ich für diese Darbietungen auch den einen oder anderen Batzen und habe gemerkt: Singen bereitet Freude – und man kann damit ein bisschen Geld verdienen.

Aus Spass wurde Ernst: Sie haben sich vor ziemlich genau 20 Jahren entschieden, das Singen zum Beruf zu machen. Lag die Entscheidung auf der Hand?

Ja und Nein. Nach dem Gymnasium habe ich ein Zwischenjahr eingeschoben. Ich habe diese Zeit genutzt, um mich intensiv dem Gesang zu widmen, besuchte aber gleichzeitig auch die Vorlesungen der Musikwissenschaft an der Universität Freiburg als freier Hörer. Nach dem Jahr war mir klar: Ich will singen – und ich will studieren. Also habe ich

beides gemacht, bin zur Aufnahmeprüfung an die Musikhochschule (damals noch Konservatorium genannt) Bern angetreten und habe mich gleichzeitig auch an der Philosophischen Fakultät der Universität Freiburg eingeschrieben.

Sie haben bereits während des Studiums regelmässig Konzerte gegeben – das klingt nach viel Arbeit...

Es war eine intensive Zeit, ja. Ich muss aber ehrlicherweise gestehen, dass ich als Sänger einen gewissen Vorteil habe – wäre ich Klavierspieler oder Geiger, wäre dieses «Doppelleben» nicht möglich gewesen, da diese schlicht zuviel üben müssen. Mir war es also möglich, das Üben und das Lernen unter einen Hut zu bringen und die Konzerte waren ja in erster Linie abends und am Wochenende. Zusammen mit einem Stipendium des Migros-Kulturprozents kam ich dank der Konzerte auch finanziell gut über die Runden während des Studiums.

Trotzdem bleibt die Frage: Weshalb noch ein Studium, wenn Ihnen ja eigentlich klar war, dass Sie singen wollen und werden?

Ich muss etwas ausholen. Ich bin zwar auf einem Bauernhof in Wünnewil aufgewachsen, hatte aber das Glück, schon früh mit der akademischen Welt der Bücher und des Wissens in Kontakt zu kommen und zwar durch meinen Grossonkel, Mgr. Othmar Perler, der in den 1950er Jahren Rektor der Universität Freiburg war. Ein prägendes Erlebnis war, als er mir anlässlich eines Besuches bei ihm seine Bibliothek zeigte. Mein Grossonkel hat in ganz Europa und Nordafrika in Antiquariaten nach den Folianten der Erstausgabe der Werke des Heiligen Augustinus gesucht – und er hat es tatsächlich geschafft, die Erst-

ausgabe wieder zusammenzukriegen. Diese komplette Erstausgabe aus dem 17. Jahrhundert stand also in seiner Bibliothek und daraus hat er mir etwas gezeigt und gesagt: «Weißt du, ich muss nicht mehr reisen, ich habe die Welt bei mir.» Dieser Satz ist mir geblieben, ebenso die Liebe zu den Büchern, die Freude am Lernen und Wissen.

Sie haben Ihr Studium der Geschichte und der Musikwissenschaften also, in gewissem Sinne, aus Freude am Lernen begonnen und weniger aus dem Wunsch heraus, einen universitären Abschluss zu machen;

Das könnte man so sagen. Ich hatte mir auch überlegt, ob ich Rechtswissenschaften studieren möchte, was dann aber ein gänzlich unmusikalischer Weg gewesen wäre. Das Studium der Musikwissenschaften war eine sehr schöne Ergänzung zum Unterricht am Konservatorium und ist mir bis heute immer wieder nützlich.

Wie haben Sie das Studium dann schliesslich erlebt? Fanden Sie an der Universität diese Quelle an Wissen und Geist, die Sie seit der Kindheit fasziniert hat?

Ich habe das Studium sehr genossen und hatte das Glück, einige sehr gute Dozenten zu haben. Darunter Volker Reinhardt in Geschichte, der mich mit seiner Rhetorik immer wieder in den Bann zu ziehen vermochte – sein Machiavelli-Buch liegt auf meinem Nachttisch – und natürlich Luigi Ferdinando Tagliavini, wohl einer der letzten, der als Musikwissenschaftler wie auch als Musiker erfolgreich war. Tagliavini ist ein grosser Experte für alte Orgeln und ein exzellenter Organist; Frescobaldi spielt niemand wie er. Sowieso: Die Musikwissenschaften an der Uni Freiburg sind klein, aber fein – und unersetzlich.

Trifft man Sie bisweilen noch an der Universität?

Wenn, dann weniger in der Bibliothek als in der Aula Magna, wo ich schon den einen oder anderen Auftritt hatte, mehrmals beispielsweise im Rahmen der Freiburger Oper, die aber jetzt im Equilibre stattfindet. Im letzten Mai sang ich ausserdem als Solist mit dem Universitätsorchester und ▶

© Thomas Cunz



Konzertsänger René Perler: «Wir Sänger bleiben immer auch Instrumentenbauer.»

seinem Leiter Alexandru Ianos. Das Konzert war sehr schön und stimmig, ein tolles Amateurorchester.

Nebst dem Singen sind Sie auch als Gesangslehrer tätig...

Ja, ich habe von Anfang an unterrichtet. Früher war es so, dass man am Konservatorium als erstes das Lehrdiplom gemacht hat, was eigentlich ein Witz war, denn damals wusste ich noch gar nicht, wie man richtig singt. Heute mag ich das Unterrichten sehr und genieße meine Lektionen an der Musikschule der Musikakademie Basel. Beim Unterrichten profitiere ich auch von meinem musiktheoretischen Hintergrund – und meine Schülerinnen und Schüler hoffentlich auch.

Lassen sich Übungsstunden von Gesang und, beispielsweise, Klavierspielen vergleichen?

Jein. Beiden gemeinsam ist, dass die Agilität erhöht werden soll, sei dies diejenige der Finger oder der Stimmklappen. Der Unterschied ist, dass ein Klavier oder eine Geige als Instrument bereits «fertig» ist und es einzig um die Perfektionierung der Beherrschung dieses Instruments geht. Wir Sänger bleiben immer auch Instrumentenbauer. Die Hälfte des Studiums wird dafür eingesetzt, am Instrument, also an der Stimme, weiterzubauen und an der Gesangstechnik zu feilen, die andere Hälfte dient dem Studium der Gesangsliteratur, des Stils usw. Ein Gesangspädagoge muss also zwingend gute Kenntnisse der Anatomie besitzen – auch wenn im Unterricht selten anatomische Bilder verwendet werden. Da heisst es dann eher «wie an einer Rose riechen» um zu sagen, bitte hebt das Gaumensegel, um dem Ton mehr Resonanzraum zu geben.

Was möchten Sie Ihren Schülerinnen und Schülern mitgeben?

Besonders wichtig ist mir eine gewisse philosophische Komponente des Singens. Wenn ich mich auf der Bühne nur auf die Produktion konzentriere, nur mit dem Hals singe, werde ich schnell müde. Schlage ich aber Wurzeln auf dem Boden und strecke mich gleichzeitig gegen den Himmel, dann läuft es viel einfacher. Was der Mensch baut auf Erden – man denke an die Kathedrale

in Freiburg – ist unten an der Basis breiter als oben an der Spitze. Genauso soll es beim Singen sein.

Sie zitieren auf Ihrer Website «Der Wanderer» von Schmidt von Lübeck: «Dort wo du nicht bist, dort ist das Glück (...)». Sind Sie auch ein Wanderer?

Da ist eine gewisse Sehnsucht nach einem Ort, an welchem die Menschen problemlos kommunizieren können miteinander. Für mich ist Musik auch Kommunikation; ich möchte die Leute abholen, sie auf eine Reise entführen mit meinem Gesang. Auch der Aspekt der ewigen Suche fasziniert mich am Gedicht des Wanderers – gerade auch in der Welt der Forschung.

Macht singen glücklich?

Es gibt sie, oh ja, diese Momente, dieses Gefühl: Es singt, es schwingt, das Glück ist greifbar. Noch mit 20 war ich viel unglücklicher als heute, habe viel mehr gekämpft und gerungen mit mir. Heute finde ich immer wieder Augenblick des Glücks, die ich damals nicht gefunden hätte. ■

Zur Person

René Perler wuchs mit sieben Geschwistern auf dem elterlichen Bauernhof in Wünnewil (Kt. FR) auf und besuchte in Freiburg das Gymnasium Heilig Kreuz. Der 40-jährige Bassbariton hat in Freiburg (CH), Bern, London, Zürich/Winterthur und Amsterdam Gesang studiert. An der Universität Freiburg erwarb er sich ein Lizentiat in Musikwissenschaft und Geschichte. Der Konzertsänger war mit Dirigenten wie Andrew Parrott, Martin Haselböck, Michel Corboz, Livio Picotti und Howard Griffiths u.a. in San Marco Venedig, im Dom zu Berlin, der Kathedrale in Malaga oder auch der Basilica Superiore in Assisi zu hören. Zusammen mit dem Puppenspieler Neville Tranter und der Freitagsakademie Bern performte er Händels Acis und Galatea sowie Purcells Dido und Aeneas; für die Freiburger Oper stand er sowohl in der Aula Magna der Universität Freiburg wie auch im Freiburger Gastspielhaus Equilibre auf der Bühne.

www.reneperler.net

■ Akademische Würdigungen

Die Theologische Fakultät verleiht den Ehrendokortitel dem bekannten italienischen Philosophen **Giorgio Agamben**. Nach einem Jurastudium an der Universität La Sapienza in Rom schloss Agamben 1965 sein Philosophiestudium mit einer Arbeit über die politischen Schriften der französischen Philosophin Simone Weil ab. In seiner Studienzeit pflegte Giorgio Agamben den freundschaftlichen und intellektuellen Austausch mit Persönlichkeiten aus Literatur- und Filmkreisen, wie Elsa Morante, Alberto Moravia und Ingeborg Bachmann. Seit 2003 bis zu seiner Emeritierung war Agamben Professor für Ästhetik an der Universität IUAV in Venedig. Agamben stellt in seinen Schriften die Tragfähigkeit der heutigen Menschenrechtskonzepte in Frage und will dazu ermutigen, die Einzigartigkeit des Menschen und dessen ethisch-politische Verantwortung neu zu denken und zu leben.

Die Rechtswissenschaftliche Fakultät verleiht **Nicolaas Steytler** die Ehrendoktorwürde. Prof. Steytler ist Direktor des Community Law Centre der Universität Western Cape in Südafrika, welches bei der Schaffung und Umsetzung der südafrikanischen Verfassung von 1994 eine wesentliche Rolle spielte. Nicolaas Steytler war ausserdem persönlich an den

Verhandlungen mit dem African National Congress ANC und den Vorarbeiten für die neue Verfassung beteiligt, was ihn, unter anderem, zu einem internationalen Experten in den Bereichen Staatsorganisation, Demokratisierung und Menschenrechte gemacht hat. Der renommierte Forscher ist insbesondere mit dem Institut für Föderalismus der Rechtswissenschaftlichen Fakultät der Universität Freiburg eng verbunden.

Dem Schriftsteller **Giovanni Orelli** wird von der Philosophischen Fakultät die Ehrendoktorwürde verliehen. Nach dem Studium an den Philosophischen Fakultäten der Universitäten Zürich und Mailand liess sich der gebürtige Tessiner in Lugano nieder, wo er während 30 Jahren als Gymnasiallehrer unterrichtete und dazu während einer Legislaturperiode im Grossen Rat des Kantons Tessin vertreten war. Bereits als Schüler am Gymnasium entdeckte der junge Orelli seine Passion für die Literatur – seit 1965 publiziert er als erfolgreicher Autor Prosa und Lyrik. Seine Werke wurden mit einer Reihe von Preisen ausgezeichnet; 2012 erhielt er den renommierten Grossen Schillerpreis für sein Lebenswerk. Giovanni Orelli vermag es, seine Tessiner Wurzeln und seine Schweizer Heimat so hervorzuheben, dass daraus nicht Schranken werden, sondern vielmehr

Brücken, die sowohl Regionen wie Sprachen zu verbinden wissen.

Die Mathematisch-Naturwissenschaftliche Fakultät verleiht die Ehrendoktorwürde an **Peter Suter**. Der langjährige Chefarzt für chirurgische Intensivmedizin am Universitätsspital Genf, der von 1995 bis 2005 als Ordinarius für Intensivmedizin an der Medizinischen Fakultät der Universität Genf lehrte, hat einen wesentlichen Beitrag geleistet zum Fortschritt der klinischen Forschung in der Schweiz, insbesondere im Bereich der Intensivmedizin. Neben seiner wissenschaftlichen Tätigkeit hat sich Peter Suter politisch stets eingesetzt für die Entwicklung des Schweizer Gesundheitssystems sowie für die medizinische Berufsausbildung. Die Mathematisch-Naturwissenschaftliche Fakultät ist ihm insbesondere verbunden für seine Unterstützung bei der Umsetzung des 3. Studienjahres und Bachelorlehrgangs für Medizin an der Universität Freiburg.

Die Wirtschafts- und Sozialwissenschaftliche Fakultät hat beschlossen, die Ehrendoktorwürde an den Schweizer Pionier der Kommunikations- und Medienwissenschaft, Prof. Ulrich Saxer, zu verleihen. Prof. Saxer ist jedoch kurz nach diesem Beschluss, am 8. Juni dieses Jahres, im Alter von 82 Jahren verstorben.

Von links nach rechts, sitzend, die neuen Ehrendoktore: Giorgio Agamben, Nicolaas Steytler, Giovanni Orelli, Peter Suter.



© Martine Wolphauser

■ Erkenntnisse zum Gletschervolumen bringen neue Perspektiven

Dank einer neuen, von Forschenden der Universität Freiburg und der ETH Zürich entwickelten Berechnungs-Methode ist es nun erstmals möglich, den globalen Daten zur Gletscherbedeckung die wichtige dritte Dimension hinzuzufügen: Das Gesamtvolumen der Gletscher unseres Planeten. Nach der neuen Schätzung von Matthias Huss der Universität Freiburg und Daniel Farinotti der ETH Zürich haben die Gletscher unseres Planeten ein Gesamt-Volumen von 170'000 Kubikkilometern Eis. Der zur Berechnung erfasste Datensatz deckt sämtliche Gletscher der Erde mit Ausnahme der Eisschilde von Grönland und der Antarktis ab; dies entspricht einer Fläche, die insgesamt grösser ist als jene der Schweiz, Italiens und Deutschlands zusammen. Die rund 170'000 Kubikkilometer in Gletschern gespeichertes Eis entsprechen einem möglichen Anstieg des Meeresspiegels um 43 Zentimeter. Im Vergleich zu den bestehenden Abschätzungen des Gletschervolumens ist dies rund ein Drittel weniger.

■ Bahn frei für die Hirnforschung mit Fruchtfliegenlarven

Wie funktioniert unser Gehirn? Was läuft ab in diesem Netzwerk aus unzählbaren Neuronen? Durch die Erforschung des Gehirns von Fliegenlarven will Prof. Simon Sprecher der Universität Freiburg zur Antwort auf diese grosse Frage beitragen. Für sein Projekt hat der Biologe am Bereich Zoologie den «ERC-Starting Grant» des Europäischen Forschungsrats erhalten. Ziel des Forschungsprojektes ist es, den Informationswegen und Funktionsweisen des Larvengehirns mit Hilfe der 3D-Elektronenmikroskopie auf die Spur zu kommen und daraus ableitend zu verstehen, wie das visuelle System der Larven Lichtreize in sinnvolles Verhalten umsetzt – weshalb eine Larve also beispielsweise das Licht scheut, sich aber dazu belehren lässt, freiwillig eine Lichtquelle aufzusuchen, sofern dort Nahrung liegt. Das Forschungsprojekt wird mit knapp 1,5 Millionen Euro unterstützt und läuft über fünf Jahre. Die ERC Grants gelten als höchste Auszeichnung für europäische Spitzenwissen-

schaftler. Sie werden für neue Projekte der Grundlagenforschung vergeben und sollen Forschenden Freiheiten für neue Pionierarbeiten geben.

■ Rektor Guido Vergauwen erhält Ehrendoktorwürde

Der Rektor der Universität Freiburg, Prof. Guido Vergauwen, erhielt von der niederländischen Tilburg University den Ehrendokortitel zugesprochen. Wie die Universität bekannt gab, honoriert sie mit der Verleihung die Lehr- und Forschungsarbeit des Theologen über die Beziehung zwischen Glauben und Vernunft, zwischen Christentum und Kultur und insbesondere seine Verdienste für die Beziehungen mit den orthodoxen Kirchen im Rahmen des interkulturellen und interreligiösen Dialogs.

■ In memoriam

Prof. em. Mario Puelma ist am 1. Oktober 2012 in seinem 96. Lebensjahr verstorben. Professor Puelma war ab 1951 Lehrbeauftragter, ab 1953 ausserordentlicher Professor und von 1960 bis 1987 ordentlicher Professor für klassische Philologie. In den Jahren 1964-65 war er Dekan der Philosophischen Fakultät.

■ Prix et distinctions

Le Prix Jean Widmer, décerné cette année pour la deuxième fois par l'Université de Fribourg, récompense Mathieu Berger, un chercheur belge, professeur de sociologie et chercheur associé à l'Université catholique de Louvain. Il obtient cette distinction pour son article intitulé «Micro-écologie de la résistance. Les appuis sensibles de la parole citoyenne dans une assemblée d'urbanisme participatif à Bruxelles», portant sur la participation citoyenne dans les quartiers urbains de Bruxelles. Le Prix Jean Widmer récompense un article en sciences sociales publié par une jeune chercheuse ou un jeune chercheur, apportant une contribution significative à la réflexion sur la communication et les espaces publics.

Le Prix sportif de l'Etat de Fribourg a été attribué à Denis Golliard, ancien responsable des filières de bachelor et master en sciences du sport et de la motricité de l'Université

de Fribourg. Le Conseil d'Etat récompense par cette distinction son engagement pour le sport fribourgeois aussi bien auprès de diverses associations que des Hautes Ecoles. C'est après avoir été responsable de la formation des professeurs de sport pour l'enseignement secondaire en branche secondaire sport, que le Rectorat lui confie en 2003 la mission de superviser la création d'une nouvelle voie d'études et d'en élaborer le concept. Parallèlement à sa carrière professionnelle, D. Golliard a oeuvré en tant que membre actif ou même entraîneur de plusieurs clubs et associations sportives. Il a également formé les experts Jeunesse et Sport de la Haute Ecole Fédérale du Sport de Macolin dans le domaine du ski.

Impressum

Magazine scientifique de l'Université de Fribourg
n° 2 2012-2013
Communication et Médias
Université de Fribourg
Av. de l'Europe 20, 1700 Fribourg
026 300 70 34
communication@unifr.ch

Responsables rédaction & publications
Claudia Brühlhart, Farida Khali

Rédaction
Jean-Christophe Emmenegger, Elsbeth Flüeler,
Magali Jenny

Secrétariat
Antonia Rodriguez, Marie-Claude Clément

Layout
Jean-Daniel Sauterel

Publicité
Go!Uni-Werbung AG
071 244 10 10
info@gouni.ch

Tirage
9'000 exemplaires, papier FSC certifié
Imprimerie Canisius, Fribourg

Prochaine parution
mars 2013

Les opinions exprimées dans les articles d'universitas ne reflètent pas forcément celles de la rédaction. Meinungen, welche in den Artikeln von universitas zum Ausdruck kommen, widerspiegeln nicht automatisch die Meinungen der Redaktion.